

M A R I U S

M A R I U S

M A R I U S

M A R I U S

M A R I U S

M A R I U S

M A R I U S

M A R I U S

M A R I U S

M A R I U S

M A R I U S

M A R I U S



# MARIUS,

TRAGÉDIE.

Par Monsieur DE CAUX.

Le prix est de 20. sols.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire de l'Académie  
Royale de Musique, Quai des Augustins, vis-à-vis  
la descente du Pont-Neuf, à l'Image S. Louÿs.

---

M. DCC. XVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

M A R I U S .

T R A G E D I E .

Von Augustin D. C. ...

Leipzig ...





A  
SON ALTESSE SERENISSIME  
MONSEIGNEUR LE PRINCE  
DE CONTY.



ONSEIGNEUR,

*La protection singuliere dont vous  
avez honoré Marius, vous donne de si  
grands droits sur cet Ouvrage, que l'of-  
frir à votre ALTESSE SERENISSI-  
ME, c'est moins lui faire un present que  
remplir un devoir indispensable. Je cede  
donc à ce devoir, & j'y cede sans peine.*

a

Une inclination respectueuse l'avoit pré-  
venu. Mais que ne puis-je, MONSEI-  
GNEUR, m'en acquiter plus dignement?  
que n'ai-je quelque chose de meilleur à  
vous offrir? que n'ai je peint mes Heros  
d'après ceux de votre Maison; & leurs  
sentimens d'après les vôtres. Le Public  
me pardonneroit peut-être la liberté que  
je prens de mettre à la tête de cette Trage-  
die le grand nom de CONTY. Cependant,  
MONSEIGNEUR, quoiqu'on pense de  
l'Ouvrage que j'ose présenter à votre  
ALTESSE SERENISSIME, j'ai peine  
à croire qu'il ne renferme pas de vraies  
beautez, puisqu'il a pu toucher un Prince  
aussi delicat en sentimens que vous l'êtes,  
un Prince né d'un sang où l'Esprit & la  
Valeur sont hereditaires, où les Lettres  
firent toujours honneur aux Armes, où les  
Musés enfin trouvent autant d'Amis que  
l'Etat y compte de Défenseurs. Cette Piece,  
il est vrai, n'a pas eu tout le succès qu'on  
s'étoit promis; mais après tout, MON-  
SEIGNEUR, j'ose me flater qu'une au-  
tre saison lui sera plus favorable, &  
justifiera pleinement l'impression qu'elle

E P I T R E.      ij

vous fit dans une simple lecture avant que de paroître sur la Scene, & les applaudissemens qu'elle reçut de vous & de l'auguste Princesse qui fait votre bonheur & l'ornement de la Cour. Puisse le Public animé par votre exemple contribuer à remplir mon espoir, & m'encourager à lui consacrer mes veilles. Puissiez-vous vous-même, MONSEIGNEUR, me faire sentir que vous approuvez l'offrande que je vous fais des prémices de ma plume, en m'accordant l'honneur de votre Protection. Je tâcherai de la meriter par un dévoüement entier & inviolable, & par toutes les marques du plus profond respect qui me fait dire,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble & tres-  
obéissant Serviteur,  
DE CAUX.

a ij





## P R E F A C E.

**D**ANS le choix que l'on fait d'un sujet de Tragedie, on est heureux de s'attaquer à des traits d'histoire qui soient connus. On n'est point embarrassé d'apprendre au Spectateur ce qu'il sçavoit déjà ; & ce qu'on eût employé à l'instruire, on le met à lui plaire. On y gagne même de plus d'une façon. Le Public ignore dans un sujet peu connu tout ce qu'il en coûte pour le réduire aux termes précis d'une action ; au lieu qu'en prenant cette action même dans les tems les plus fameux de l'histoire, le Public vous sçait gré de vos efforts. Il voit avec plaisir les changemens que vous y avez faits, les beautés que vous y avez ajoutées, il se met à la place de l'Auteur, lui applaudit de ce qu'il sent qu'il eût pu faire lui-même, & se croit intéressé au succès d'une Piece dont il forme le plan d'avance, & dont il prévoit les événemens à mesure que l'Auteur les prépare.

C'est ce que j'ai cru faire dans cette Tragedie de Marius. Outre que le sujet est celebre, j'ai trouvé les circonstances de cette histoire si intéressantes, & les malheurs de

P R E F A C E.

v

ce grand homme si singuliers , qu'on seroit tenté de les croire fabuleux , si Plutarque n'en étoit le garant. Ce même Auteur m'a fourni la composition de ma Fable , l'évasion du jeune Marius par le secours d'une des femmes d'Hyempsal ; j'ai tâché de peindre mes Personnages d'après Plutarque même : enfin au projet près que forme Marius pere , de passer pour un Envoyé de Sylla , je puis dire qu'il n'y a rien de moi dans cette Tragedie. J'ai cru cette fiction d'autant plus permise , que chacun sçait que ce grand homme arriva à quelques lieuës de la capitale de Numidie , que son fils vint l'y joindre pour se sauver avec lui , & qu'Hyempsal ayant fait courir après , ils penserent être pris lorsqu'ils alloient s'embarquer.

J'ai tâché de rendre Arisbe digne de l'amour qu'elle a inspiré à un Romain. Elle a , je pense , ce qu'il faut pour toucher ; de la vertu mêlée à un peu de foiblesse. Elle manque à ce qu'elle doit au Roi , en lui enlevant Marius qu'il veut faire perir , & elle immole son amour pour ce même Marius en s'en separant. Les événemens me paroissent naître assez heureusement les uns des autres ; & sans que le sujet soit trop composé , je crois avoir trouvé dans le cœur de mes Personnages dequoi suppléer au merveilleux des incidens.

a iij



Voilà dans quel esprit j'avois travaillé, m'attendant, je l'avouë, à un succès plus complet & plus durable. Je n'avois pas bien examiné les défauts de ma Piece ni la faison où je l'ai donnée, plus redoutable encore aux Auteurs de la Scene, que la censure la plus acharnée.

Que le Public me permette pourtant d'en appeller à lui-même de sa critique, & d'excuser du moins mes fautes, si je ne puis entierement les justifier. Il sera toujours le maître de me condamner ou de m'absoudre; il m'a d'ailleurs trop intéressé à me soumettre à son jugement par les applaudissemens qu'il a donnez à plusieurs endroits de cet Ouvrage. Je puis dire, sans me flater, que le projet de Marius a paru ingénieux, & bien concerté; que la description de ses malheurs a intéressé. Je ne m'arrêterai point à répondre à quelques Critiques qui ont trouvé cette histoire inutile. Je sçais qu'il y a dans ce grand récit des traits dont on pourroit absolument se passer: mais outre qu'ils sont historiques, ils ont tant de liaison avec ce qui est indispensablement nécessaire, qu'un Auteur un peu soigneux de recueillir les ornemens qui conviennent à son sujet n'a nullement dû les omettre. Je répondrai encore moins à ceux qui me reprochent d'avoir différé jusqu'au jour de la Scene à faire apprendre

à Cethegus l'amour du jeune Marius pour Arisbe. Comment, disent-ils, Cethegus peut-il ignorer cet amour, tandis que Marius pere en est instruit avant même que d'arriver en Numidie ? ils n'ont pas voulu remarquer que Marius pere avoit appris ce secret d'un Romain nommé Granius, qui avoit quitté le jeune Marius en Numidie & dont Cethegus remplit la place depuis son départ, & que Marius fils peut fort bien avoir remis à déclarer sa passion à ce nouveau Confident jusqu'au jour où il compte qu'Arisbe le va faire partir.

Venons donc à des objections moins déraisonnables. Je commence par la reconnaissance du second Acte. Elle n'a fait qu'étonner, & j'avouë que j'en attendois plus d'effet. Je n'espérois pas beaucoup attendre le Spectateur dans ce moment; je prétendois le toucher vivement par la terreur. Quoi de plus propre en effet à inspirer la terreur, qu'un fils prêt à assassiner son pere en croyant vanger sa mort ? Le Roi est present, dit-on, & ne dit mot; mais la conversation ne dure pas assez longtems entre ces deux Romains pour la faire interrompre par Hyempsal qui d'ailleurs doit être surpris du trouble du jeune Marius, & par consequent curieux d'apprendre ce que lui va dire l'Envoyé de Sylla. Marius pere, dit-on encore, ne doit point



adresser la parole à son fils, il lui suffit de l'envisager & de se faire reconnoître : mais la situation par là deviendroit momentanée, puisqu'elle dépendroit d'un coup d'œil ; elle ne feroit aucun effet ; & d'ailleurs le discours équivoque de Marius pere est absolument nécessaire pour fixer les soupçons du Roi, & pour instruire son fils de ses desseins. En un mot, qu'on pense ce qu'on voudra de cette Scene, je ne saurois me repentir de l'avoir faite, & je crois toujours que ce premier moment où le pere & le fils se rencontrent est absolument intéressant.

Je ne parlerai point du troisième Acte dont on a paru content à la dernière Scene près. Je l'ai changée. Voilà ma réponse. Venons au quatrième & au cinquième. On me reproche d'avoir fait rencontrer le pere & le fils quoiqu'ils doivent toujours s'éviter. Il me paroît que j'ai remédié à cet inconvénient par ce que dit Arisbe au Roi dans la fin du troisième Acte. Elle se charge d'annoncer à l'Envoyé de Sylla qu'il peut emmener le jeune Marius. Qui empêche après cela que ces deux hommes se rencontrent ? Avant que l'Envoyé de Sylla sçût les intentions du Roi, il n'avoit nul droit sur Marius ; mais depuis qu'il est son prisonnier, il peut le voir & lui parler. Quand même ce seroit un inconvénient qu'ils se

vissent comme cela arrive au commencement du troisieme Acte , ce ne seroit pas un défaut dans la Piece , puisque c'est de cette entrevüe même que naît leur peril , sans qu'on puisse les taxer d'imprudence. Le Roi a refusé à Marius pere de lui livrer son fils. Voilà ses projets déconcertez s'il ne trouve le moyen de le voir & de l'exhorter à la suite par le secours d'Arisbe. Pour ce qui regarde la penultieme Scene du quatrieme Acte, j'ai répondu aux objections qu'on y pouvoit faire en l'ayant mieux préparée par la derniere Scene du troisieme.

Venons enfin au cinquieme Acte , sur lequel on ne fait nulle grace , pas même sur le recit de la fin. Que l'on fasse un moment attention à la situation où l'on se trouve. Le peril presse ; les deux Marius sont arrêtez ; il ne reste qu'Arisbe qui puisse agir ; le Roi n'a plus rien à faire qu'à condamner les Romains. C'est donc sur la Princesse que roule tout l'Acte. Elle a gagné la garde , elle s'est assurée du Chef qui est un homme à elle ; son projet va réussir quand on lui apprend que ce même Amintas à qui elle s'est confiée , a changé la garde des Romains. Cet avis la jette dans une nouvelle crainte , quoiqu'Amintas ne l'ait fait que pour être plus sur de ses gens. Petite finesse , a-t-on dit : on voit bien que

l'Auteur a voulu se donner de la matière pour arriver à la fin. Mais qu'y a-t-il là contre la vraisemblance ? qu'a fait Amintas que ne fit en sa place un homme sensé ? il est chargé d'une entreprise ; il veut la faire réussir ; il ôte une garde qui lui est suspecte & la remplace par des gens qui lui sont entièrement dévoués. A-t-il tant de tort ? & cette conduite , quoique prudente , ne doit-elle pas raisonnablement allarmer Arisbe qui en ignore les motifs , & qui craint toujours pour ce qu'elle aime. Enfin Marius la rencontre dans le lieu où il croit qu'on va amener son pere pour l'immoler ; il veut s'épargner un si triste spectacle ; il demande la mort à Arisbe : quoi de plus touchant ? Marius pere arrive dans ce moment , il trouve la Princesse & son fils attendris ; il les presse de se quitter , le pere & le fils partent ; Arisbe demeure abandonnée à sa douleur ; le Roi la trouve dans cet état , il menace , il jure de faire perir quiconque a facilité la fuite des Romains ; la Princesse se lie à son serment ; enfin Nerval vient dire comment les Romains se sont sauvez. Alors Arisbe qui a servi Marius contre le Roi & contre elle-même , qui se voit destinée à l'hymen d'un barbare qu'elle a trahi , n'a point d'autre parti à prendre que de se donner la mort qu'elle ne fait peut-être que prévenir ; tout cela

P R E F A C E. xi

me paroît assez raisonnable, & digne au moins d'un peu plus d'indulgence.

Pour le stile je l'ai travaillé autant qu'il m'a été possible, non pas à la vérité sans reconnoître qu'il m'est encore échapé bien des fautes. J'ai tâché du moins de faire dire à mes Personnages ce que la passion leur inspire dans la situation où ils se trouvent. J'ai évité autant que j'ai pu ce qu'on reproche à ce siècle-ci, de mettre de l'esprit à la place du sentiment. Je regarde l'esprit sur la Scene comme les événemens merveilleux; ce n'est que faute de mieux qu'on y a recours.





## A C T E U R S.

- H**YEMPSAL, Roi de Numidie.  
**CAIUS MARIUS**, Consul Romain.  
**MARIUS**, fils du Consul.  
**ARISBE**, Princesse promise en mariage  
 au Roi.  
**CETHEGUS**, ami du jeune Marius.  
**NUMERIUS**, ancien ami du Consul.  
**NERBAL**, Capitaine des Gardes du  
 Roi.  
**PHENICE**, Confidente d'Arisbe.  
**GARDES.**

*La Scene est à Cirtbe Capitale de Numidie,  
 dans le Palais du Roi.*

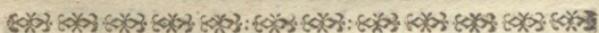
MARIUS,



# M A R I U S.

TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

MARIUS, CETHEGUS.

C E T H E G U S.



Ui peut vous retenir, Seigneur, sur  
cette rive ?

Un Romain doit rougir d'une dou-  
leur oisive ;

Persecuté du sort sans en être  
abattu,

Il faut que sa disgrâce ajoute à sa vertu.

Et quoi, sourd à la voix d'un pere qui vous aime,

L'abandonnez-vous dans son malheur extrême ?

Marius languissant dans un honteux repos

Ne se souvient il plus qu'il est fils d'un Heros ?

Ah ! ce n'est plus le tems, Seigneur, où sans dé-  
fense,

A

*Marius ,*

Vous n'aviez que des pleurs à donner pour van-  
geance.

Profitez du secours qu'on vous offre en ces lieux.  
Obéissez sans honte aux volontez des Dieux ;  
Ils avoient arrêté qu'un Roi de Numidie  
Vangeroit deux Romains qu'opprime l'Italie.

M A R I U S.

Ne crois pas que jamais je puisse balancer.  
Je voudrois . . . mais que faire. Et par où com-  
mencer ?

Cethegus , en quels lieux trouverai-je mon pere ?  
Quel azile défend une tête si chere ?  
Tout l'univers l'ignore ; & cette obscurité  
Qui jusques à ce jour a fait sa sûreté ,  
En cachant à Sylla cet ennemi terrible ,  
Oppose à nos desseins un obstacle invincible.

C E T H E G U S.

Non, non, quelques deserts qui le puissent cacher,  
C'est à Rome , Seigneur , qu'il vous le faut cher-  
cher.

Au nom d'un si grand chef assemblez une armée  
Bien-tôt il paroitra. La prompte Renommée  
Dont le silence semble avoir plaint son malheur,  
Pour vous le découvrir n'attend que son vangeur.  
Marchons où le devoir où l'honneur nous appelle ;  
Des Dieux & des humains soutenons la querelle :  
Assez & trop longtems par son impunité  
Sylla s'enorgüeillit de sa prospérité,  
Il a lassé les Dieux : & la foudre qui gronde  
Avertit Marius d'aller vanger le monde.  
Le peuple consterné prêt à se declarer  
N'attend plus que le bras qui doit le delivrer.  
Oubliez-vous ce jour où les Aigles Romaines  
Entre les deux Consuls flotoient incertaines ;  
Quand suivi de Soldats au crime accoutumez  
Sylla vint dans nos murs par son ordre enflam-  
mez ?

C'étoit à Marius qu'en vouloit sa furie,  
Le peuple protecteur d'une si belle vie,  
Par des ruisseaux de sang paya le noble effort  
Qui lui donna le tems d'échaper à la mort.  
Rentrez dans tous vos droits. Faut-il qu'on dé-  
libere

Quand on va secourir sa patrie & son pere ?  
Le Roi jusqu'à ce jour paroïssoit incertain :  
Mais enfin il vous met les armes à la main ;  
Dans nos communs malheurs Arisbe s'intéresse,  
C'est elle à qui le Roi . . .

M A R I U S.

Malheureuse Princeffe

Que je te vais coûter de soupirs & de pleurs ?

C E T H E G U S.

Vous la plaignez Seigneur, & quels sont ses mal-  
heurs ?

Elle vange un Romain, un Roi puissant l'adore,  
Que lui resteroit-il à souhaiter encore ?  
Déjà pour son Hymen tout semble préparé.

M A R I U S.

Helas ! que ne peut-il être encor différé.

C E T H E G U S.

Quel soupir ! quel discours ! Et qu'osez-vous  
prétendre ?

Ah, Seigneur que je crains de vous trop bien en-  
tendre !

Juste Ciel ! quels projets avez-vous pu former ?  
Le cœur de Marius est-il fait pour aimer ?

Ouvrez les yeux ; voyez que de malheurs en-  
semble

Que de crimes, Seigneur, un tel projet rassemble.  
Ce Roi dont les bontez ont conservé vos jours  
Ce Roi qui vous peut seul accorder son secours  
C'est lui que vous bravez. La plus mortelle  
offense

Est le prix qu'a choisi votre reconnoissance,

A. ij.

Mais d'ailleurs, quel espoir peut vous avoir flatté ?  
 Pensez-vous, (pardonnez à ma sincérité)  
 Pensez-vous qu'exposant & sa gloire & sa vie  
 Au sort d'un fugitif la Princesse se lie ?  
 Ah ! croyez-moi, Seigneur, vous prenez pour  
 amour

La pitié que pour vous elle montre en ce jour.

MARIUS.

Tu crois que mon amour auroit pu me séduire.  
 Non, non, de sa tendresse elle a trop sçu m'in-  
 struire ;  
 Loin que d'un faux bonheur mon cœur se soit  
 flaté,  
 J'ai douté mille fois de ma félicité.

CETHEGUS.

Et vous vous honorez du cœur d'une Numide ?

MARIUS.

Est-ce par le climat que l'amour se décide ?  
 Mais pour justifier son pouvoir souverain,  
 Arisbe a des vertus dignes du nom Romain.  
 Ami je t'en fais juge, apprends par quelles armes  
 Elle a pû me soumettre au pouvoir de ses charmes ;  
 Tant d'attraits dont les Dieux ont pris soin de  
 l'orner,  
 Sont les moindres liens qui sçurent m'enchaîner.  
 Chassé par les malheurs qui poursuivoient mon  
 pere,  
 Il me falut chercher une terre étrangere.  
 Il partit avant moi ; le sort ne voulut pas  
 Que son malheureux fils put rejoindre ses pas :  
 J'abordai dans ces lieux : ma douleur & ma rage  
 Convenoient au séjour de ce climat sauvage ;  
 Je me plaisois à voir dans ces pais perdus  
 La nature plus triste encor que Marius ;  
 Quand Hiempsal voulant aux droits de sa nais-  
 sance  
 Associer un nom qui soutint sa puissance,

*Tragedie.*

5

Fit demander Arisbe, & voulut que sa main  
Affermit pour jamais son pouvoir souverain.  
Niece de Jugurtha, la mort de ce barbare  
Unissoit deux Etats que le Ruber separe.  
Arisbe vint : ces lieux perdirent leur horreur ;  
Bientôt en la voyant j'oubliai ma douleur :  
Rome, mon pere, en vain vous vintes me défendre  
J'aimois déjà. Mon cœur trop facile & trop tendre

Reçut un ennemi d'autant plus dangereux  
Que j'ignorois encor le pouvoir de ses feux.  
Tout mes vœux, tous mes pas voloient vers la  
Princesse,

Je la craignois par tout, je la cherchois sans cesse,  
Et mon timide amour faisant seul tous mes soins,  
Si je ne la voyois, je l'évitois du moins.  
Que te dirai-je ? enfin elle entendit mes larmes,  
D'abord elle parut partager mes allarmes,  
Et dans ces mêmes lieux prête à donner sa foi  
J'apperçus qu'elle étoit plus captive que moi.  
D'un pere malheureux rappelant la memoire,  
De nos adversitez je lui contois l'histoire :  
Admire Cethegus avec quelle grandeur  
Elle me déclara le secret de son cœur.  
Je t'aime Marius, dit-elle, ma tendresse  
Pour un autre que toi seroit une foiblesse,  
J'ai sçu prendre en t'aimant les vertus des Ro-  
mains :

Vois si je devois naître aux climats Afriquains.  
Ta vûe en cette cour à mon devoir s'oppose,  
Sors de l'état affreux où le destin t'expose.  
La premiere faveur que j'obtiendrai du Roi  
Doit être un prompt secours pour t'éloigner de  
moi.

Cherche ton pere, va, si la fortune lasse  
Cede enfin aux efforts de ton heureuse audace,

A iij



En revoyant les murs qui t'ont donné jour  
Plains Arisbe , & joiüs du fruit de son amour.

Di , crois-tu cet amour indigne d'un grand  
homme ?

A voir tant de vertus je croyois être à Rome.

CETHEGUS.

Et vous souffrez qu'un cœur que l'Afrique a porté  
Vous donne des leçons de generosité ?

Si cet amour bientôt ne sert votre vangeance  
Plus il vous paroît grand , & plus il vous offence.  
Oüi Seigneur , pour juger s'il est digne de vous ,  
J'attendrai qu'elle ait mis la Mer entre elle &  
nous.

MARIUS.

Tu joiüras bientôt de ce plaisir barbare  
Helas! pour ce depart déjà tout se prepare ;  
Et demain la Princesse entraînée à l'Autel  
Va s'engager au Roi par un nœud solennel.  
Pour différer ce jour j'ai tout mis en usage ;  
Mais le jaloux Numide en pourroit prendre om-  
brage.

Elle l'épouse enfin . . . pardonne ce soupir.  
Un amour qui s'immole est en droit de gemir.

CETHEGUS.

He bien puisque ce cœur immole sa tendresse ,  
Agissez en Romain , entrez chez la Princesse,  
Recevez ses adieux ; qu'elle arme votre bras  
Et fuyons pour jamais ces dangereux climats.

MARIUS.

Demeurons , c'est ici qu'Arisbe doit se rendre :  
Elle me la promis & je la veux attendre ;  
Tu verras nos adieux , & ton cœur combattu  
Va fremir des efforts qu'aprête ma vertu.  
Mais puisqu'enfin je romps la chaîne qui me lie,  
Par quels chemins faut-il regagner l'Italie ?  
Ami , quels bras viendront seconder mon cou-  
roux ?

## CETHEGUS.

N'en doutez point, Seigneur, les Dieux seront  
pour vous.

Le nom de Marius est aimé dans l'Afrique.

Quoiqu'il ait dans ces lieux vangé la République;

Son austere vertu conforme à ces climats

Gagnoit ses ennemis ainsi que ses Soldats.

Avançons. Et bientôt les peuples de Lybie

Viendront se joindre à ceux de la Mauritanie.

Qu'importe qu'ils soient nez sur les bords Afri-  
quains,

En nous voyant combattre ils deviendront Ro-  
mains,

Et croiront en servant votre juste colere,

Se vanger des affronts que leur fit votre pere.

Le Ruber dès ce jour peut porter vos vaisseaux

Jusqu'aux lieux où la Mer le reçoit dans ses eaux,

De là nous avançant vers l'Isle de Cercine,

Deux jours nous feront voir les murs de Terra-  
cine;

Et bientôt l'Etrurie, au bruit d'un si grand nom,

Recevra votre flotte au port de Telamon.

C'est là que, comme vous, chassé de la patrie

Cinna fuit du Tyran la jalouse furie;

C'est là, qu'en attendant ce renfort de Soldats

Que mon zele bientôt conduira sur vos pas,

Des amis que dans Rome a laissé votre fuite

Par des avis secrets vous manderez l'élite.

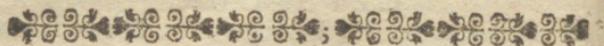
Ils viendront vous y joindre. Enfin c'est sur ces  
bords

Que vos communs malheurs uniront vos efforts.

Mais la Princesse vient. A vos devoirs fidele,

Seigneur, songez toujours qu'un pere vous ap-  
pelle.





## SCENE II.

MARIUS, ARISBE, CETHEGUS,  
PHENICE.

MARIUS.

JE vous attends Madame, & soumis à vos loix  
Je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois.  
Cet ordre m'est prescrit par un devoir austere :  
J'y cede, je vous quitte, & cours vanger un pere,  
Armé de votre main . . . . mais qu'apperçois-je ?  
Dieux !

Quelle sombre tristesse est peinte dans vos yeux ?

ARISBE.

Il est tems Marius de s'armer de constance,  
D'aujourd'hui seulement votre malheur com-  
mence,

Le destin jusqu'ici déchainé contre vous  
Ne faisoit qu'essayer la force de ses coups.

MARIUS.

Dé tout ce que j'entens que faut-il que je pense ?  
Parlez . . . est-on instruit de notre intelligence ?  
Le Roi sur mon départ, change-t'il de dessein ?  
Neglige-t'il l'honneur d'armer un bras Romain ?

ARISBE.

Je viens vous annoncer un malheur plus terrible.

MARIUS.

Mon pere est mort ?

ARISBE.

Helas, ce Heros invincible  
Que respecta cent fois la fureur des combats  
Avû trancher ses jours par un perfide bras.

MARIUS.

Quoi ? mon pere n'est plus ! Dieux ! Et Sylla res-  
pire,

*Tragedie.*

9

Tu me vas payer cher la rage qui t'inspire,  
Barbare . . . il est encore au monde un Marius  
Et mon pere en mourant m'a laissé ses vertus.  
Allons, Madame, il faut embrasser ma défense,  
Qu'Hiempsal par vos soins redouble ma van-  
geance.

A R I S B E.

Quelqu'appui qu'en ces lieux on vous fasse es-  
perer,  
Seigneur, aux yeux du Roi gardez de vous mon-  
trer.

M A R I U S.

Je vous entens, Madame, & vois mon infortune.  
Hiempsal m'abandonne, & cette ame commune  
Ne sçait pas profiter des maux que j'ai soufferts,  
Pour me secourir seul contre tout l'univers.  
Mais Madame mon nom suffit pour me défendre,  
Et de son seul courage un Heros doit dépendre.  
Mon malheur me tient lieu d'armes & de soldats;  
Je veux qu'on reconnoisse aux efforts de mon bras  
Un cœur digne à la fois & d'Arisbe & de Rome,  
Et ce qu'un Romain peut au dessus d'un autre  
homme.

A R I S B E.

En vain vous aspirez à des projets si hauts;  
Helas! vous ignorez la moitié de vos maux.  
C'est peu de perdre un pere & genereux & tendre,  
Son cruel meurtrier vient ici de se rendre.  
Ministre de Sylla, le barbare prétend  
Vous mener au Senat où la mort vous attend.

M A R I U S.

Qu'entens-je? . . . Non, l'horreur du coup qui  
me menace

N'auroit pu me forcer à plaindre ma disgrâce,  
Madame, un pere seul excite mes douleurs.  
Je lui dois mes regrets au défaut de mes pleurs;  
Helas! si dans son sang déjà glacé par l'âge

Le barbare Sylla n'eût assouvi sa rage ;  
 Si je l'eusse rejoint , prêt à vanger l'affront  
 Qu'un injuste Senat imprima sur son front ,  
 J'aurois par mille exploits fait éclater ma gloire ;  
 Et par tout votre nom eût suivi ma memoire.  
 Mais il falloit vous perdre . . . au moins par le  
 trepas

On m'arrache de vous , je ne vous quitte pas.

A R I S B E.

Seigneur , sur quels objets votre douleur s'arrête  
 Quand les plus grands perils menacent votre tête ?

Môn intérêt peut-il vous toucher en ce jour ?  
 Le cœur des malheureux est-il fait pour l'amour ?

M A R I U S.

Hé bien ; Madame , il faut remplir ma destinée ,  
 Il faut contenter Rome à ma perte obstinée ,  
 Et puisqu'on veut ma mort , j'aime assez les Ro-  
 mains

Pour épargner ce crime à leurs barbares mains .  
 Je sçaurai bien moi-même . . .

A R I S B E.

Ah ! je cours vous défendre ,  
 Seigneur , & de mes soins vous pouvez tout at-  
 tendre.

Quel que soit le destin qu'on croit vous préparer ,  
 Le Roi n'a rien promis. J'ose encore esperer.  
 J'irai , n'en doutez point , exciter dans son ame  
 Les nobles mouvemens de l'ardeur qui m'enflâ-  
 me ,

De votre triste sort lui peindre la rigueur ,  
 Je sçais tous les chemins pour entrer en son cœur ;  
 Mes soupirs le rendront sensible à vos allarmes ,  
 Et l'amour contre lui me prêtera des armes.

M A R I U S.

Que ne vous dois-je point , Madame . . . mais enfin  
 Sçait-on ici quel est ce perfide assassin ?

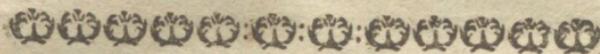
Que ne puis-je le voir, & dans son sang coupable...

ARISBE.

Plus que vous ne pensez ce traître est redoutable.  
Je l'ai vu. Dans ses yeux un noble orgueil est peint,  
Seigneur, d'aucun remords il ne paroît atteint,  
Et malgré les fureurs de son noir parricide,  
Une ombre de vertu brille au front du perfide.  
Mais, si vous m'en croyez, évitez de le voir:  
Hiempsal doit ici tantôt le recevoir;  
Je sçaurai sa réponse, & viendrai vous l'apprendre.  
Il suffit. Laissez-nous. On pourroit nous surprendre.

MARIUS.

Et bien de votre main j'attens tout mon secours.  
Que le ciel précipite, ou prolonge mes jours,  
Vous verrez Marius, l'ame toujours Romaine,  
Plus constant dans ses maux, que les Dieux dans leur haine.



S C E N E I I I.

ARISBE, PHENICE.

ARISBE.

Dieux, détournez de lui le plus grand des malheurs.  
Mais Phenice, vois-tu l'excès de mes douleurs?  
Vois-tu quelle est ici ma triste destinée?  
Sous l'espoir d'un hymen en ces lieux amenée,  
Mes yeux virent le Roi sans haine & sans amour,  
Je reçus les respects d'une superbe Cour;  
Du jeune Marius j'avois sçu les allarmes;  
Il parut. Ses malheurs m'arracherent des larmes;

Et l'amour attentif à choisir mon vainqueur  
 Sous le nom de pitié s'empara de mon cœur.  
 Depuis ce jour fatal tu sçais que dans mon ame  
 J'ai toujours combatu cette naissante flâme.  
 Fidele à mon devoir, même encore aujourd'hui  
 J'éloignois mon amant pour triompher de lui.  
 Vains projets! tout détruit ma genereuse envie.  
 Quand je le fais partir, on demande sa vie;  
 Son peril le retient, & je vois ma vertu  
 Exposée au danger d'avoir mal combatu.  
 Mais lorsqu'il faut agir, je m'arrête à la plainte.  
 Phenice, à chaque instant je sens croître ma  
 crainte.  
 Allons trouver le Roi.

## PHENICE.

Madame, osez-vous  
 Paroître en cet état devant ses yeux jaloux;  
 Un desordre inquiet sur votre front éclate.  
 Ah! s'il va penetrer l'interêt qui vous flatte,  
 Je crains bien qu'à l'instant un transport furieux  
 N'aille perdre ou livrer Marius à vos yeux.

## ARISBE.

Helas! je le vois trop, le sort toujours barbare  
 Ne m'offre que le choix des maux qu'il me pré-  
 pare.  
 Si je presse Hiempfal, mon trouble & ma dou-  
 leur  
 Trahiront aisément le secret de mon cœur.  
 Il perdra Marius. . . mais si je ne l'arrête,  
 A ce cruel Ministre il va livrer sa tête.  
 Ah! c'est trop balancer, volons à son secours,  
 Phenice, risquons tout pour défendre ses jours.  
 Dans un peril si grand c'est trop peu de se plaindre.  
 L'amour doit tout oser quand il a tout à craindre.

*Fin du premier Acte.*

ACTE II.



## A C T E II.

### SCENE PREMIERE.

CAIUS-MARIUS, NUMERIUS.

C. MARIUS.

**O**ui tu vois Marius. Après tant de revers  
Rendu meconnoissable aux yeux de l'u-  
nivers

J'ai cru, de mes malheurs tirant quelque avantage,  
Paroître en seureté dans cette Cour sauvage.  
Un grand dessein m'y guide, assuré de ta foi  
Numerius, mon cœur ne veut s'ouvrir qu'à toi.

NUMERIUS.

Seigneur, je l'avoüerai, j'ai peine à vous ré-  
pondre ;

Et tout ce que je vois à droit de me confondre.

Quoi le grand Marius arrive en ces climats !

Et lui-même dement le bruit de son trepas,

Tandis qu'au même instant un Envoyé de Rome

Ose ici se vanter...

C. MARIUS.

J'attens tout de cet homme.

NUMERIUS.

Quoi de votre assassin ?

C. MARIUS.

Dissipe ton effroi

J'en attens tout, te dis-je.

B

*Marius* ,  
NUMERIUS.

Et quel est-il ?

C. MARIUS.

C'est moi.

NUMERIUS.

Vous Seigneur ?

C. MARIUS.

Où moi-même.

NUMERIUS.

Et dans cette entreprise

Par ses Lettres au Roi Sylla vous autorise ?

C. MARIUS.

Où le Tyran m'y sert : j'apporte ici son feing,  
Je t'instruirai de tout ; mais apprens mon dessein.

J'ai sçu que trop sensible à de funestes charmes  
Mon fils à mes malheurs ne douvoit que des larmes ;  
J'ai besoin de son bras pour nous vanger tous  
deux,

Et je viens l'arracher à des fers si honteux ;  
Ce projet est hardi , mais mon mal est extrême ;  
Et j'obtiendrai mon fils au nom de Sylla même ,  
Ami , j'ai trop vécu. Mon âge , mes malheurs ,  
Et mes lauriers vieilliss ont changé tous les cœurs.  
On ne veut plus me suivre, & ma mort trop voi-  
sine.

Fait croire mes projets penchans vers leur ruine,  
Mais avec ce cher fils , plein d'une noble ardeur ,  
J'irai de nos amis réchauffer la tiédeur.

Sa valeur , mes exploits , mon nom , & la jeunesse  
Ranimeront pour moi leur première tendresse ;  
Tu verras dans mon Camp se rejoindre à la fois  
Tous ceux que Sylla force à detester ses loix ,  
Et bientôt le Tyran par sa perte prochaine  
Laissera respirer la liberté Romaine.

NUMERIUS.

Seigneur un tel projet est digne d'un Romain.  
Les Dieux seconderont un si noble dessein ,

J'ose vous l'assurer. Mais pourrez-vous me taire  
 Comment ils ont sauvé cette tête si chere ?  
 Marius est vivant ! quels climats, quels deserts  
 L'ont caché si longtems aux yeux de l'univers ?  
 Eloigné de nos murs depuis plus d'une année,  
 Du sort qui vous poursuit victime infortunée,  
 J'arrive en cette Cour, j'y cherche votre fils,  
 Quel bonheur imprevu ! je vous vois réünis.

C. MARIUS.

Dès longtems par mon ordre envoyé dans l'Asie  
 Tu ne peux être instruit des troubles d'Italie ;  
 Apprens avec effroi ces debats éclatans  
 Dont l'Histoire fera presente à tous les tems.  
 Mitridate orgueilleux plus qu'un Roi ne doit  
 L'être,

Refusoit d'avouer le Senat pour son maître,  
 Il fallut contre lui choisir un bras vangeur.  
 Et Sylla m'osa bien disputer cet honneur  
 Sylla par mes leçons formé dès son jeune âge  
 Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage.  
 Tout sembloit éloigner cet orgueilleux rival  
 Pour implorer mon bras contre un autre Annibal.  
 Aussi je l'emportai. Rome alors moins ingrata  
 Vit en moi l'ennemi digne de Mitridate.  
 Mais le jaloux Sylla de ce choix offensé  
 Part, se rend à l'armée & m'ayant devancé  
 Souleve contre moi nos plus braves Cohortes,  
 Suivi de nos Soldats il paroît à nos portes ;  
 Et je vois en un jour conspirer à ma mort  
 Tous ceux que la victoire attachoit à mon sort.  
 Echappé toutefois de la Ville investie  
 Sans suite, sans amis, j'arrive au port d'Ostie  
 Où j'apprends que Sylla maître des Legions  
 Remplissoit tout de meurtre & de proscriptions.

NUMERIUS.

Ce bruit vint me frapper & l'Asie étonnée  
 Detesta sa fureur contre vous déchainée,

B ij

J'appris que le Tyran demandoit au Senat,  
D'approuver contre vous jusqu'à l'assassinat.

## C. MARIUS.

Il l'obtient. Cet Arrêt porté dans chaque Ville  
Dès-lors à Marius ne laisse aucun azile,  
Révolte contre moi ceux qui m'étoient soumis  
Et de tous les mortels me fait des ennemis.  
A qui me confier ? la Mer & ses Pirates  
Me semblerent plus surs que nos terres ingrates.

Il fallut m'embarquer. Je voguai quelque tems,  
Déplorable jôiet de la Mer & des vents.  
Quel changement ! quel fruit de mes grandeurs  
passées !

Enfin nous arrivons aux rives de Circées  
Et déjà de Minturne on voyoit les rempars,  
Quand de mes ennemis un Escadron épars  
Crie au nom de Sylla, qu'on aborde au rivage.  
Mes Guides à ce nom changent tous de visage,  
Et de crainte & d'horreur combattus à la fois  
Jettent sur moi les yeux, incertains de leur  
choix ;

Tantôt de mon Tyran l'autorité les presse,  
Et tantôt la pitié pour moi les interesse,  
Suivant le mouvement en leur cœur le plus fort.  
La barque se recule, ou s'approche du bord.  
Mais n'osant décider mon salut ni ma perte  
Ils me jetterent seul dans une isle deserte.  
Toujours mes ennemis avoient sur moi les yeux,  
Et bientôt leur fureur m'assiege dans ces lieux  
Où fuir ? presque acablé par les travaux & l'âge,  
Je ne vois devant moi qu'un affreux marecage  
Je m'avance, & perçant dans la fange & les eaux  
Tout à coup je m'abîme au milieu des roseaux.  
On eût dit que la terre, au défaut des murailles,  
Pour cacher Marius entr'ouvroit ses entrailles.  
C'est là qu'un bras cruel sans respect pour mon  
nom

Vient me saisir couvert de fange & de limon,  
Et celui qu'on nommoit le fondateur de Rome,  
A peine en cet état eût passé pour un homme.

NUMERIUS.

O Ciel ! mais je ne puis Seigneur, trop admirer  
Tant d'écueils dont les Dieux ont sçu vous retirer.  
Dans l'abîme souvent leur bras nous précipite  
Pour faire après sur nous éclater leur conduite.

C. MARIUS.

Ami, ce ne sont là que mes moindres revers.  
On me traîne à Minturne, on m'y charge de fers.  
On m'y lit mon Arrêt, pour ma mort tout s'ap-  
prête,

Que dis-je ? un vil Esclave y marchande ma tête.  
Il entre, & le sommeil qui me fermoit les yeux  
Me livre sans défense à son bras furieux.

Le Dieu qui m'éveilla rendit mon air farouche,  
Mes yeux étincelans & parla par ma bouche ;  
Barbare, oses-tu bien immoler Marius ?

Ce nom seul le defarme ; il ne se connoît plus ;  
Il fuit saisi d'horreur, il croit voir mon genie  
Voler autour de lui prêt à trancher sa vie.

Ah ! dit-il, ce Romain est gardé par les Dieux  
Il parle, & tout à coup Minturne ouvre les  
yeux.

On vient briser mes fers, la joye en est publique,  
Je m'embarque, & j'aborde au rivage d'Afrique,  
Où je retrouve encor quelques secrets amis.

Je leurs peins ma disgrâce & celle de mon fils,  
Ils s'offrent à me suivre au peril de leur vie.

Acrû d'un tel secours je vole en Numidie ;  
Là j'apprends qu'un Tribun entré dans cet état,

Vient y chercher mon fils par l'ordre du Senat ;  
Ce peu d'amis & moi nous joignons le perfide ;

Dès qu'il me reconnoît, le lâche s'intimide,  
Il veut fuir, je l'arrête ; & lui perçant le flanc  
Je le vois chanceler, & tomber dans son sang.

B iij

Par ma suite les siens sont abattus sans peine.  
 Tout perit. Le Tribun qui voit sa mort cer-  
 taine ,

Privé de tout secours me regarde. Voilà  
 Me dit-il en mourant , les Lettres de Sylla ;  
 J'allois chercher ton fils pour être ma victime ,  
 J'avois juré ta mort : la mienne est legitime.  
 Il meurt , & dans l'instant je formai le dessein  
 De passer pour lui-même & pour mon assassin.

C'est ainsi que je viens à la Cour des Numides ;  
 Et pour rendre aujourd'hui mes projets plus so-  
 lides

J'annonce en arrivant que Marius est mort ;  
 Et que ma seule main a terminé son sort.  
 Le Roi qui de Sylla doit craindre la vengeance ,  
 Qui verra par ma mort , mon parti sans défense ,  
 En croyant en effet servir mes ennemis  
 Dans les bras paternels va remettre mon fils.

NUMERIUS.

Un tel projet est grand , Seigneur , j'ose le dire,  
 Mais enfin si le Roi refuse d'y souscrire.

C. MARIUS.

Je sçaurai l'y forcer. Mon desespoir fatal  
 Lui montreroit plutôt dans mon fils son rival.

NUMERIUS.

Seigneur lorsque pour vous le destin se declare,  
 Vous deviez moins risquer dans une Cour bar-  
 bare.

Loin d'ici vous pouviez par des secrets avis  
 De tous vos sentimens instruire votre fils ,  
 L'appeller près de vous , & son obéissance  
 Sans peril, eut bientôt rempli votre vengeance.  
 Je connois peu le Roi qui regne en ces climats ,  
 Mais je crains qu'à vos vœux il ne reponde pas.  
 Du moins, si l'on m'a fait un rapport bien fidele,  
 Le jeune Marius a merité son zele :  
 Ce Roi veut le servir, Seigneur ; jugez de

Comment il peut traiter l'envoyé de Sylla.

C. MARIUS.

Je vois qu'on t'a trompé. Connois mieux les Numides.

Ils sont dissimulez, inconstans, & perfides;  
De la grandeur Romaine ennemis, & jaloux;  
Et Jugurtha m'apprit à les connoître tous.  
Mais pour justifier ici ma politique  
Sçache ce qu'on m'apprit sur les côtes d'Afrique:  
Granius ennuyé d'un perilleux séjour  
Avoit quitté mon fils en proye à son amour.  
Le hazard nous joignit. Son amitié sincere  
De tout ce qu'il sçavoit ne voulut rien me taire.  
Il me dit que le Roi par d'obligeans dehors  
Du jeune Marius amusoit les transports,  
Tandis que le flattant d'un secours trop fri-

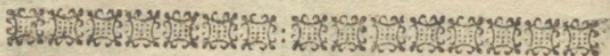
vole,

Il reculoit toujours l'effet de sa parole;  
Qu'observé par son ordre, & lié par l'amour  
Mon fils qui se croit libre, est captif dans sa

Cour.

Juge dans cet état ce qu'il auroit pu faire.  
Ah! ma presence ici n'est que trop necessaire.  
Je t'avouïerai pourtant mon deplaisir secret.  
Je parois sous un nom que je porte à regret.  
Je dois vanter ici l'autorité funeste  
Du cruel ennemi que mon ame deteste;  
Il faut que dans l'état ou le sort m'a placé  
Des mains de Marius Sylla soit encensé.  
Mais le Roi dans ces lieux doit au plutôt se  
rendre  
Demeure, je le vois, tu pourra nous entendre.





## SCENE II.

HYEMPSAL, C. MARIUS, NUMERIUS,  
NERBAL.

C. MARIUS.

LES Lettres de Sylla remises dans vos mains ,  
Seigneur , vous ont marqué ses ordres souve-  
rains,

J'attens que remplissant son dessein legitime  
Vous veniez au plutôt, me livrer sa victime.  
Je n'ajouterai point aux offres qu'il vous fait  
Que c'est en le servant , servir Rome en effet.  
C'est servir le Senat dont la juste colere  
Demande qu'au tombeau le fils suive le pere.  
On craint qu'un jour ce fils ardent à se vanger  
Dans nos premiers malheurs vienne nous replon-  
ger.

Seigneur , vous le sçavez , Rome n'est point in-  
grate.

Affurez-la par moi d'un succès qui la flate ,  
Et croyez que toujours prompte à s'en souvenir  
Sa faveur vous assure un heureux avenir.  
Vos fideles ayeux Micipsa , Massinisse ,  
Furent payez en Rois de leur noble service ;  
Et la fidelité qu'ils garderent pour nous ,  
Seigneur , est un exemple assez puissant pour vous.

LE ROY.

Seigneur, je n'ai pas cru que l'assassin d'un homme  
Dont la seule valeur tant de fois sauva Rome  
Dût venir en ma Cour au nom de ces Romains  
Demander que son fils soit livré dans leurs mains.  
Vous osez dans vos murs nous traiter de barbares;

Vous l'êtes plus que nous. Jamais nos mains avas-  
res.

Secondant les fureurs d'un injuste Senat  
N'ont encore à prix d'or vendu l'assassinat,  
Ici nos ennemis pressez à force ouverte  
Ne doivent qu'à nous seuls leur salut ou leur  
perte;

Et ces lâches détours qu'à Rome on peut vanter  
Ne sont connus ici que pour les détester.  
Ne croyez pas pourtant qu'aucun parti me touche.  
Ni qu'un aveugle zele ouvre ou ferme ma bou-  
che.

Marius & Sylla, tout est égal pour moi :  
Et mon cœur entre eux deux est maître de sa foi.  
Je hais tous les Romains souillez de parricides ;  
Je hais la cruauté de ces Peuples perfides  
Qui donnant au hazard leur haine & leurs faveurs,  
S'immolent tour à tour leurs plus chers défen-  
seurs.

Ainsi par la fureur d'une Ville cruelle  
Les Gracques ont péri victimes de leur zele ;  
Ainsi dans un tumulte en vos murs élevé  
Sylla, l'ingrat Sylla par Marius sauvé ;  
De son libérateur s'est fait une victime.  
Mais je ne serai point complice de son crime,  
Seigneur, si mes ayeux que je cite à regret  
Devenus vos amis par un semblable trait,  
S'acquirent des Romains l'estime dangereuse ;  
Je renonce à leur gloire, & la tiens pour honte-  
teuse.

Je garde dans ma Cour le jeune Marius,  
Et Rome peut de vous apprendre mon refus.

C. MARIUS.

Je veux bien ignorer quel motif vous engage  
A tenir un discours dont la fierté m'outrage.  
Un Roi dont Rome fait la grandeur & l'appui  
Devroit se souvenir qu'un Romain parle à lui :

Mais Seigneur, profitez d'un avis salutaire,  
Et sur vos interêts souffrez qu'on vous éclaire.  
Rome seule aujourd'hui commande à tous les  
Rois,

Et la terre en tremblant se soumet à ses loix.

LE ROY.

Rome commande aux Rois ? Et quel orgueil la  
flate ?

Sçait-elle que je regne ainsi que Mitridate ?

C. MARIUS.

Seigneur, vous connoîtrez peut-être quelque  
jour

Si l'on doit préférer sa haine à son amour.

Annibal subjugué, Carthage mise en cendre,

Jugurtha dans nos fers, tout pourra vous l'ap-  
prendre.

Mais si vous m'en croyez, soyez de nos amis.

Que par vous Marius en mes mains soit remis ;

Le Senat vous en presse, & toujours équitable

S'il a juré sa mort, il condamne un coupable.

Qui vous retient Seigneur, lorsque sans intérêt

Vous pouvez préférer le parti qui vous plaît ?

Trouvez-vous quelque gloire à nous être infidèle ?

Quel zele vous attache à défendre un rebele

Qui libre en votre Cour lorsque nous étions loin,

Devient votre captif quand Rome en a besoin ?

LE ROY.

Seigneur, si dans vos murs j'avois reçu la vie

Ma réponse incertaine en suivroit le genie ;

Mais qui sçait haïr Rome aime la verité,

Et je vais vous parler avec sincérité.

Sitôt que Marius prit ma Cour pour azile

Il n'en dut plus sortir, sa prison fut utile,

Et je crus qu'en mes fers tenir quelques Romains,

C'est d'autant d'ennemis délivrer les humains.

J'ai voulu cependant pour adoucir sa peine

Qu'observé par mon ordre il ignorât sa chaîne,  
 Que maître de ses pas dans ma Cour éclairez  
 Il prit pour liberté des fers moins resserrez.  
 Voilà ce que je pense; & pour ne vous rien taire,  
 Votre Ambassade ici n'étoit pas necessaire:  
 Et croyez que mes vœux auroient été remplis  
 Si le pere en ces lieux avoit suivi le fils.

C. MARIUS.

J'instruirai le Senat de cette vaine audace,  
 Seigneur, peut-être un jour vous demanderez  
 grace :

Il n'en fera plus tems. Mais si vous sçaviez bien  
 Qu'ici votre interêt s'accorde avec le mien,  
 Qu'Arifbe a ses raisons pour vouloir le défendre...



### SCENE III.

C. MARIUS, HIEMPSAL, MARIUS;  
 FILS, NUMERIUS, NERBAL.

MARIUS FILS *au fond du Théâtre.*

D'Ans l'état où je suis je ne veux rien entendre  
 C'est trop me retenir barbares, laissez-moi;  
 J'irois le poignarder entre les bras du Roi.

C. MARIUS *se tournant.*

O Dieux !

MARIUS FILS.

Qu'ai-je entendu ? l'assassin de mon pere  
 Apporte jusqu'ici sa fureur sanguinaire ?  
 Il est en votre Cour, & prêt à m'immoler,  
 Quoi Seigneur, vous pouvez le voir & lui parler ?  
 Qu'il se montre du moins; sçachons quel bras  
 perfide

*Marius,*  
Adopte les fureurs de ce noir parricide?  
Quel mortel avoiant ce forfait odieux  
En ira demander le salaire?

C. MARIUS.

Moi.

MARIUS FILS.

Dieux

Que vois-je? où suis-je enfin? que deviens-je?  
quel trouble . . .

C. MARIUS.

Tu trembles. Ta frayeur à chaque instant redouble

Rassure-toi. Du moins constant dans le danger  
Sois digne de celui que tu venois vanger.  
De ton étonnement je perce le mystere  
Tu sçais quelle amitié me joignoit à ton pere  
Tu croiois que mon bras ardent à son secours,  
Quand Rome le proferit, eût défendu ses jours;  
Mais sçache qu'un Romain, quelque noeud qui  
le lie,

Ne connoît point d'amis plus chers que sa Patrie;  
Ton pere n'eut jamais d'autre assassin que moi.  
Je viens te joindre à lui. Rome a besoin de toi.  
Son interêt demande une prompte victime,  
Sylla . . . tu reconnois, le pouvoir legitime,  
D'où partent aujourd'hui mes ordres souverains.  
Obéis, viens remplir l'attente des Romains.



SCENE IV



SCENE IV.

LE ROY, MARIUS FILS,  
NERBAL.

LE ROY.

Q Uoi montrer à mes yeux une telle insolence?  
N'en craignez rien Seigneur, je prens votre  
défence;

Mon bras pour le punir... vous vous troublez.

MARIUS FILS.

Seigneur

Mon trouble ne vient point d'une lâche frayeur,  
Cent transports à la fois s'emparent de mon ame:  
La fureur me faitit, la vengeance m'enflame,  
La nature en mon cœur excite un mouvement...

LE ROY.

Je vous repons de tout. Laissez-nous un mo-  
ment,

Seigneur, foyez tranquile.





## S C E N E V.

LE ROY, NERBAL.

LE ROY.

**E**Nfin je deviens maître  
 De deux grands ennemis que le Tibre a vû naître  
 Ce Ministre insolent qui se livre en mes mains  
 Ne rendra pas sitôt ma reponse aux Romains.  
 Que ne puis-je , Nerbal , au défaut du Tonnerre,  
 De Rome dans ma Cour vanger toute la terre ,  
 Et voir par leurs débats ces fameux conquerans  
 Tomber tous dans mès fers en fuyant leurs Ty-  
 rans.

NERBAL.

Oüi , Seigneur , un projet si grand , si legitime  
 Du reste des humains meritoit l'estime ;  
 Je veux bien l'avoüer : mais il est des instans  
 Où ces nobles desirs doivent ceder au tems.  
 Si vous gardez ici deux Romains en ôrage  
 Vous attirez sur vous un perilleux orage,  
 Sylla peut tout , & Rome unie à son dessein  
 Vous les demandera les armes à la main.

LE ROY.

Je ne crains point Sylla. Les troubles d'Italie  
 Ont de quoi l'occuper le reste de sa vie.  
 Quand même les Romains le laisseroient en paix,  
 Mitridate peut seul épuiser tous ses traits.  
 Je t'avoüerai pourtant un secret qui me gêne ;  
 Mon ame en ce moment devient plus incertaine,  
 Arisbe a pris pitié de cet infortuné ;  
 Elle croit que sans elle , il étoit condamné ,

Je voulois lui donner pour preuve de mon zele,  
Ce que mon interêt m'avoit dicté sans elle.  
Mais au fond de mon cœur s'éleve un noir soupçon

Dont j'ai peine, Nerbal, à sauver ma raison.  
Di-moi, que vouloit-on tantôt me faire entendre,  
Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre?

NERBAL.

Mais Seigneur . . .

LE ROY.

Dois-je en croire un soupçon odieux?

NERBAL.

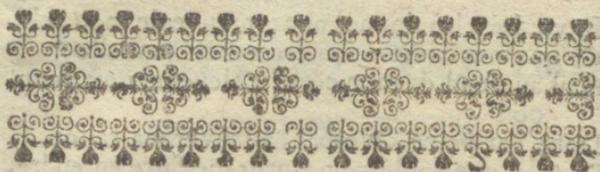
Si Marius suspect ici blesse vos yeux,  
Pourquoi le retenir?

LE ROY.

Allons trouver l'ingrate  
Arrachons son secret par l'espoir qui la flate,  
Et si de cet amour j'ai des avis certains  
Malheur à qui m'outrage, & malheur aux Romains.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

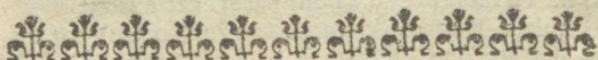
### SCENE PREMIERE.

C. MARIUS seul.

**N**'Eclaircirai-je point le doute qui m'agite ?  
De ton étonnement quelle sera la suite.  
O mon fils ! ta frayeur va rompre mes  
projets ,

Et prêt à te sauver je te perds pour jamais.  
Je ne puis après tout condamner sa surprise ;  
Dans ce même moment mon trouble l'autorise.  
Et qu'auroit-il pu faire ? il m'aime , il me croit  
mort ,

Il venoit animé d'un genereux transport  
Pour punir l'assassin d'une tête si chere :  
Dans ce même assassin il retrouve son pere !  
Qui n'auroit comme lui pâli d'étonnement ?  
Moi-même ai-je marqué moins de saisissement ,  
Moi qui le sçais-ici , qui m'attens à sa vûe ,  
Helas ! à son aspect mon ame s'est émûe ;  
En revoyant ce fils de douleur accablé  
Sans songer au peril la nature a parlé.  
Ç'en est fait. On sçaura cet important mystere,  
Mais c'est lui que je vois. ....



## SCENE II.

C. MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

AH mon fils !  
MARIUS FILS.

Ah mon pere!

C'est vous , par quel bonheur.....

C. MARIUS.

Oùï mon cher fils c'est moi ;  
Mais il faut avant tout dissiper mon effroi.  
Je crains bien qu'Hiempal n'ait sçu me recon-  
noître  
Au trouble dont tantôt vous n'étiez pas le  
maître.

MARIUS FILS.

Non , & votre trepas que l'on croyoit certain ,  
N'a laissé voir en vous qu'un cruel assassin.

C. MARIUS.

Mon destin va changer , grands Dieux ! votre  
clemence  
Plus encor qu'à Minturne ici prend ma défense.  
Mais les momens sont chers : sçachons en pro-  
fiter ;  
Voici ce qu'en ce jour il faut executer.  
Rome, vous le sçavez, dans ses vœux incertaine  
Passe facilement de l'amour à la haine ,  
Et ceux que sa faveur a le plus haut placez  
Par un coup impreuvé sont bientôt renverséz :  
Mille fois on la vûe abatre son ouvrage  
Et perdre ses Tyrans pour changer d'esclavage ;

C. iij

Sylla l'a bien prévu : pour parer cet affront  
 Il quitte Rome, & va contre le Roi de Pont,  
 Se flattant que de loin sa gloire & son absence  
 Ranimeront des cœurs que lassoit sa presence.  
 Saïssifons ce moment, & par des chemins feurs  
 Mon fils, allons fermer son retour dans nos  
 murs.

## MARIUS FILS.

Occupé du bonheur que le Ciel me renvoye,  
 Mon cœur ne peut encore écouter que sa joye,  
 Mais par quel fort.... pourquoi ne pourrai-je  
 sçavoir....

## C. MARIUS.

Profitions mieux du tems que je risque à vous  
 voir.

Je vis, mais ces vieux jours que je prolonge à  
 peine

Ne s'entretiennent plus qu'au flambeau de la  
 haine,

Sylla, je vis pour toi. Je consens à ma mort  
 Pourvû qu'un même coup puisse finir ton fort.  
 J'esperois que seduit par mon nom & ma Lettre  
 Hiempsal dans mes mains voudroit bien vous re-  
 mettre :

Il a trompé mes vœux, & pour tromper les siens  
 Il faut avoir recours à de plus surs moyens.

Je sçais qu'à votre sort Arisbe s'interesse;  
 Je sçais que votre cœur répond à sa tendresse;  
 Et sans vouloir ici vous accabler en vain  
 D'un reproche honteux à quiconque est Romain,  
 Amoureux & content, les disgraces d'un pere  
 (Avoïez-le mon fils) ne vous allarmoient guere.  
 Ma tendresse pour vous excuse cette erreur  
 Pourvû que votre amour serve à votre gran-  
 deur.

Il est beau qu'un Romain jaloux de sa memoire  
 Pour ennoblir l'amour l'associe à la gloire.

Que de tant de Heros l'inévitable écuëil  
 Le rende encor plus grand & flate son orguëil.  
 Arisbe a sçu vous plaire. Et bien qu'elle merite:  
 Un choix si glorieux en hâtant votre fuite,  
 Qu'immolant sa tendresse à votre liberté  
 Elle se rende illustre à la posterité,  
 Enfin qu'en vous sauvant d'une terre ennemie  
 A force de vertu son cœur vous justifie.

## MARIUS FILS.

Ah déjà sa vertu prévenant vos souhaits,  
 Avoit près d'Hiempsal secondé vos projets;  
 Sans vous j'allois partir, & ce Roi magnanime  
 Alloit en me servant meriter votre estime.

## C. MARIUS.

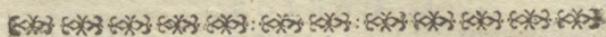
Ce Roi vous eût trahi : vous le connoissez mal;  
 Croyez-moi, tout ici vous deviendroit fatal.  
 Votre salut dépend d'une prompte retraite;  
 Il faut que cette nuit une fuite secrete  
 Assure loin d'ici ma vengeance & vos jours;  
 Arisbe vous peut seule accorder du secours,  
 Et contre votre garde employant l'artifice  
 En tromper la prudence ou tenter l'avarice.  
 Voyez-la : mais sur tout ne lui decouvrez pas  
 Que c'est-moi qui répans le bruit de mon trepas,  
 Pour presser le moment que j'attens avec joye  
 Dans le peril toujours il faut qu'elle vous voye.  
 Dites-lui que le Roi dans ses vœux incertain  
 Par de nouveaux motifs peut changer de dessein,  
 Que bravant de Sylla les menaces sterilles  
 Il peut se laisser vaincre à des offres utiles,  
 Aux fureurs du Tyran vous livrer à ce prix.  
 J'irai de mon côté rejoindre nos amis,  
 Concerter avec eux ce qu'on peut entreprendre;  
 Mais je m'arrête trop, & l'on peut nous surprendre.  
 Je vous quitte à regret, adieu mon fils : songez  
 Quel honneur nous attend quand nous serons van-  
 gez.



## SCENE III.

MARIUS FILS *seul.*

JE respire. Le Ciel m'a rendu l'esperance.  
 J'arisbe va s'unir aux Dieux pour ma vangeance;  
 Son cœur dans mes malheurs s'est trop intéressé  
 Pour ne pas achever ce qu'elle a commencé.  
 Je l'attens ; je connois la grandeur de son ame ::  
 Elle me servira.. Mais c'est elle ..



## SCENE IV.

MARIUS FILS , ARISBE.

MARIUS FILS.

AH ! Madame ,  
 Faut-il de mes malheurs suivant le triste cours ,  
 Vous en parler sans cesse & me plaindre toujours ?  
 Vous voyez de mes maux le funeste assemblage ;  
 Je dis plus : dans son ame Arisbe les partage.  
 Foible soulagement ! puisqu'il faut aujourd'hui  
 Que mon cœur tout à vous s'en prive malgré lui.  
 Je demande à vous fuir ; Rome s'est déclarée .  
 Si je demeure ici ma perte est assurée :  
 Le Roi qui dans ce jour refuse d'obéir  
 Par crainte ou par espoir peut enfin me trahir.  
 Dans cette incertitude il est affreux de vivre.  
 Hiempsal me retient , qu'arisbe me délivre.  
 Et que ferois-je ici Madame ? c'est demain  
 Qu'à la face des Dieux il vous donne la main ;  
 Pour presser le secours que de moi l'on espere.

ARISBE.

Le reproche Seigneur n'étoit pas necessaire ;  
 Et si de votre cœur je doutois un moment  
 Que penserois-je ici d'un tel empressement ?  
 Vous voulez me quitter dans le moment funeste  
 Où l'on doit m'imposer un joug que je déteste ;  
 Et comme si mon cœur pouvoit y consentir  
 Vous en tirez le droit de vous faire partir.  
 Ce discouas est trop clair, craignez qu'on ne l'en-  
 tende

Et qu'on ne vous accorde une injuste demande.

MARIUS FILS.

Quand mille maux affreux me viennent accabler  
 Madame, vous voulez encor les redoubler.

ARISBE.

Mais aussi quel dessein à vos jours si funeste  
 Vous fait abandonner l'azile qui vous reste ?  
 Sçavez-vous que la mort sous mille objets divers  
 Borde tous les chemins que vous croyez ouverts ?  
 Sçavez-vous que Sylla proscrivant votre tête  
 En a fait pour le monde une illustre conquête,  
 Et qu'enfin secondant son horrible dessein  
 L'univers en son nom devient votre assassin ?  
 Et vous voulez partir. Je le vois trop barbare  
 Tu cherches le trepas afin qu'il nous separé,  
 Entre Arisbe & Sylla tu ne peux hesiter,  
 Tu lui portes ta tête afin de m'éviter.  
 Je t'excusois tantôt, je te servois moi-même,  
 J'avois sçu me résoudre à perdre ce que j'aime,  
 Et mon cœur secondant ta juste pieté  
 S'étoit armé pour toi de generosité ;  
 Ton pere étoit vivant ; le devoir, la vengeance  
 Exigeoient que son fils courût à sa défense :  
 La nature, l'honneur, Arisbe même alors  
 Eût rougi de te voir trop lent dans tes transports.  
 Mais enfin il n'est plus ; & ce meurtre effroyable  
 Rend encor pour son sang Sylla plus redoutable.

Sans pere, sans amis, seul dans tout l'univers,  
 Tes Villes ne sont plus pour toi que des deserts;  
 Que dis-je! on t'y poursuit, & jamais leurs mu-  
 railles

Ne s'ouvriront pour toi que par tes funerailles.  
 C'est là pourtant, c'est là que tendent tous tes  
 vœux,

Ingrat; tandis qu'ici tout te paroît affreux:  
 Ton aveugle fureur préfere l'Italie  
 A des climats plus doux qui t'ont sauvé la vie.

MARIUS FILS.

Mais, Madame, songez qu'ici tout peut changer;  
 Qu'ayant bravé Sylla, le Roi peut le vanger;  
 Qu'employant tour à tour les offres, les menaces,  
 A la fin mon Tyran peut combler mes disgraces;  
 Que son cruel Ministre achevant ses desseins  
 Peut enfin obtenir qu'on me livre en ses mains.

ARISBE.

Non, non, ne craignez rien de ce cruel Ministre;  
 Pour un autre que vous ce jour sera finistre.

MARIUS FILS.

Comment?

ARISBE.

Avant la nuit ce perfide assassin  
 Par un juste trepas finira son destin.

MARIUS FILS.

Dieux?

ARISBE.

La garde qu'ici jusqu'à mon hymenée  
 Sous les loix d'Amintas mon pere m'a donnée  
 De ce coup important me répond aujourd'hui;  
 Tous leurs traits à la fois doivent tomber sur lui.

Je voulois te cacher cette noble entreprise,  
 Je me peignois déjà ta joye & ta surprise  
 En me voyant entrer cette tête à la main,  
 Et couverte du sang du plus lâche Romain.  
 Mais que vois-je? Est-ce ainsi que ta reconnoi-  
 sance

*Tragedie.*

33

Vient enhardir mon cœur & presser ta vengeance?  
Ton pere est mort. Mon bras le vange, & tu fre-  
mis!

Marius, est-ce ainsi que doit penser ton fils?

MARIUS FILS.

Madame, jugez mieux d'un effroi legitime.  
La vengeance me plaît, mais j'abhorre le crime;  
Gardez de l'achever. Ne souillez point un cœur  
Où j'attache ma gloire autant que mon bonheur.  
Si vous m'aimez, courez, arrêtez votre garde.

ARISBE.

C'est prendre trop de soin de ce qui me regarde,  
Ingrat, sans ton aveur je sçaurai te vanger.

Qui doit ne te plus voir n'a rien à menager.

MARIUS FILS.

Ah Dieux! que de mes jours votre fureur déci-  
de...

Plutôt que de souffrir qu'une troupe perfide...

ARISBE.

Hé quoi? quel intérêt?...

MARIUS FILS.

Que ne puis-je parler!

Helas! quel ennemi vous allez immoler.

ARISBE.

Comment?

MARIUS FILS.

Si vous scaviez...

ARISBE.

Qu'entens-je? quel mystere!

MARIUS FILS.

Ce barbare assassineur...

ARISBE.

Quoi! Seigneur?

MARIUS FILS.

C'est mon pere

Qui voulant m'enlever de ces tristes Erats

Lui-même a répandu le bruit de son trepas.

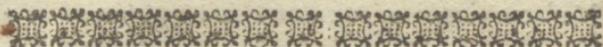
*Marius,*

ARISBE.

Ah! s'il est vrai, je veux...

MARIUS FILS.

Le Roi vers nous s'avance.



## SCENE V.

LE ROY, ARISBE.

LE ROY.

Seigneur laissez-nous seuls. Ma gloire & ma puissance

Semblent me reprocher des sentimens trop doux  
Madame, & je venois en parler avec vous.

Que pense Marius? que pensez-vous vous-même?  
Il vous entretenoit de sa douleur extrême.

ARISBE.

Il ressent de Sylla la haine & le pouvoir,  
Seigaeur, mais vos bontez font son unique espoir.

LE ROY.

Vous partagez ses maux; & qu'auroit-il à craindre?

Quel que soit son malheur, je ne sçaurois le plaindre

Madame; & quand on peut être écouté de vous,  
Prêt à perdre la vie on fait mille jaloux.

Ah! dans le sort affreux qui cause ses allarmes,  
Pouvoit-il être plaint par de plus belles larmes.  
Vous vous troublez.

ARISBE.

Qui, moi Seigneur? quoi vous pensez...

LE ROY.

Oùï vous l'aimez perfide, & vous me trahissez.

Ainsi

Ainsi donc sans songer de qui vous êtes née,  
 Au mepris de mon Trône & de notre Hymenée,  
 Votre infidele cœur à ma flâme promis,  
 Choisit pour s'engager nos plus grands ennemis.  
 Jugurtha, c'est ainsi que ta nièce sçait rendre  
 Les funebres honneurs qu'elle doit à ta cendre!

ARISBE.

Je l'avouïerai Seigneur, (& mon étonnement  
 N'a point encor fait place à mon ressentiment.)  
 Accablé par le sort un Romain m'interesse,  
 On veut que ma pitié naisse de ma tendresse;  
 On condamne mon cœur pour être genereux,  
 Aurois-je dû m'attendre à ce reproche affreux?  
 Et prévoir que l'on dût un jour me faire un  
 crime

De plaindre un malheureux que le destin opprime?  
 Mais je le vois Seigneur, ah! pour vous meriter  
 Il faut être barbare, il faut vous imiter.

Quai-je dit? où m'expose un aveu trop sincere?  
 Allons, Seigneur, joignons Marius à son pere  
 Que son sang vous appaise Ombre de Jugurtha,  
 Livrons cet innocent dans les mains de Sylla.

LE ROY.

Sans doute vous croyez par cette rigueur feinte  
 Détruire les soupçons dont mon ame est atteinte.

ARISBE.

Arisbe ne dit rien que ne dicte son cœur;  
 Et ce cœur soupçonné ne sent point d'autre ar-  
 deur,

Que de voir Marius en quittant ce rivage,  
 Eteindre pour jamais un soupçon qui m'outrage.  
 Je vous quitte, Seigneur. Je vais joindre à l'in-  
 stant

L'Envoyé de Sylla, lui dire qu'on l'attend,  
 Que tout est préparé pour lui livrer un homme  
 Que l'amour rend ici plus criminel qu'à Rome.

D

Madame...

ARISBE.

Non Seigneur, plus d'Hymen entre nous,  
Un Roi ne doit pas être impunement jaloux.  
Renoncez à ma foi, soyez sur de ma haine,  
Ou délivrez mes yeux d'un objet qui les gêne.

LE ROY.

C'est assez j'y consens, qu'en partant de ces lieux,  
Il emporte avec lui des soupçons odieux.



## SCENE VI.

LE ROY *seul.*

Que vouloit après tout ma fausse politique?  
Ai-je oublié les maux dont a gémi l'Afrique?  
Ou m'expose un proscrit que l'on veut immoler?  
Du malheur qui le suit il pourroit m'accabler.  
Ah! que Rome à son gré de ses enfans dispose:  
N'allons point reveiller sa fureur qui repose,  
Laissons-la s'affoiblir & tomber par ses coups;  
Je me vangerai d'elle en servant son courroux.





## SCENE VII.

LE ROY, NERBAL.

NERBAL.

Seigneur...

LE ROY.

Quel est ton trouble, &amp; que viens-tu me dire?

NERBAL.

Ce qu'un bruit sourd m'apprend, que Marius respire.

LE ROY.

Lui vivant! quelle erreur: son trepas est certain,  
Et l'Envoyé de Rome a tranché son destin.

Crois-tu qu'à me tromper il osât se commettre,

Quand le Sceau du Senat autorise sa Lettre?

NERBAL.

Tout m'est suspect; la Lettre, & le Sceau du Senat;  
Seigneur, on vous abuse, & cet assassinat

Dont le Romain se vante, ou n'est qu'une chimere

Ou d'accord avec lui, le fils trahit son pere.

On les a vûs ensemble.

LE ROY.

O Dieux, qu'ai-je entendu?

Quel soupçon vient saisir mon esprit éperdu?

Quoi ces deux ennemis, on les a vûs ensemble!

Quand tout les defunit, sçachons qui les rassemble;

Penetrons ce mystere, en cette obscurité,

J'irai jusqu'en leur cœur chercher la verité.

*Fin du troisième Acte.*

D ij



## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

#### MARIUS FILS , ARISBE.

ARISBE.

**N**'En doutez point, Seigneur, votre départ  
s'apprête ;  
Tandis qu'il en est tems évitez la tem-  
pête :

Le Roi m'a soupçonnée, & son jaloux transport  
Assure votre vie en jurant votre mort ;  
Il vous livre aux Romains, mais tel qu'une vi-  
ctime,

Et sauve la vertu par le motif du crime.

MARIUS FILS.

Quoi lorsqu'un Roi cruel me retient dans ses fers  
C'est vous qui m'arrachez aux maux que j'ai souf-  
fers !

Ah ! Madame croyez qu'après cette entreprise ,  
Si le sort des combats jamais me favorise  
Assez pour signaler & mon nom & mon bras ,  
Votre gloire en tous lieux volera sur mes pas ;  
Et qu'un jour on dira si le Ciel me seconde ,  
Arisbe a retabli la liberté du monde.

ARISBE.

Où, Seigneur tout vous rit : sorti de cet Etat  
 Vous reprendrez bientôt votre premier éclat ;  
 Vous verrez la Fortune à vos vœux asservie  
 Marquer d'heureux instans le cours de votre vie,  
 Puisse votre bonheur égaler mes souhaits ;  
 Qu'à vos vertus le Ciel mesure ses bienfaits,  
 Que vos fiers ennemis terrassez par vos armes  
 Eprouvent à leur tour de mortelles allarmes ;  
 Que votre nom vainqueur parcoure l'univers.  
 Arisbe est satisfaite ; elle a brisé vos fers.

MARIUS FILS.

Ah ! toutes ces faveurs qu'Arisbe me souhaite  
 Sans elle, n'offrent rien que mon cœur ne rejette.  
 Prévenons des malheurs qui me glacent d'effroi :  
 Partagez mon destin Madame, suivez-moi.  
 Ici mille dangers menacent votre tête,  
 Tout doit vous en chasser. Partons ensemble.

ARISBE.

Arrête.

Je t'aime Marius, & dès le même jour  
 Que mon cœur fut sensible aux feux de cet a-  
 mour,  
 Un noble orgueil fit croire à mon ame charmée  
 Qu'enfin puisque j'aimois, j'étois sans doute ai-  
 mée.  
 Rien ne dément l'espoir dont mon cœur s'est  
 flaté.

Mille fois à mes yeux tes soins ont éclaté ;  
 Mille fois pour pleurer ta cruelle infortune,  
 J'ai fui l'empressement d'une Cour importune ;  
 Je t'aime, tu le sçais, Mais n'attends rien de moi  
 Qu'on puisse croire indigne & d'Arisbe & de toi.  
 Ainsi n'espere pas qu'à ta fuite liée  
 Je traîne après tes pas ma gloire humiliée  
 Ni qu'avec toi passant le trajet de nos Mers,  
 Et de ma honte entiere instruisant l'univers,

D iij

J'aille à Rome effuyer les disgraces certaines,  
Que garde au sang des Rois l'orgueil de tes Romaines.

## MARIUS FILS.

Mais après mon départ quel fera votre fort ?  
Le Roi vous verra-t'il obéir sans effort ?  
Pourrez-vous achever un Hymen si funeste,  
Et former avec lui des noeuds que je déteste ?

## ARISBE.

Neme demandez point ce que je deviendrai  
Ce que j'ai résolu ni ce que je ferai :  
La Renommée un jour vous dira mon histoire  
Et vous sçaurez qu' Arisbe a pris soin de sa gloire.  
Jusqu'ici j'ai suivi mon devoir, mon amour ;  
Je n'ai rien épargné pour vous sauver le jour.  
Mes soins ont réussi. Partez, je le commande ;  
Et votre fureté, Seigneur, vous le demande.  
Mais du moins que je vive en votre souvenir ;  
Si les Dieux secondant un heureux avenir,  
Au parti le plus juste attachent la victoire,  
Dans vos plus beaux succès rappelez ma mémoire ;  
Songez bien que pour rendre au monde son Heros,  
L'infortunée Arisbe immola son repos.  
Partez Seigneur.

## MARIUS FILS.

Qui moi ? que je parte Madame ?  
Et qu'à ce desespoir j'abandonne votre amie ?  
Ah ! je vois quel secours votre cœur s'est promis,  
J'entrevois vos desseins & d'horreur j'en fremis.  
Mon fort plus que le vôtre ici vous inquiete ;  
Et pour chercher la mort vous pressez ma retraite.  
Ainsi ma liberté vous couteroit le jour,  
Et teint de votre sang je fuirais cette Cour.  
Non, düssent les Romains, pour accomplir leur crime,

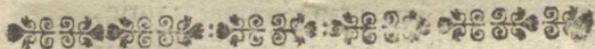
Avec mon Pere ici me prendre pour victime ;  
Je ne vous quitte point ; je n'examine rien :  
Et votre peril seul me cache tout le mien.

A R I S B E.

Seigneur où vous emporte un zele temeraire ?  
Songez que vos délais exposent votre pere.  
Le Roi qui par mes soins permet votre départ ,  
Peut changer de dessein. . . . vous partirez trop  
tard :

Helas ! que sçais-je enfin , si dans cette journée  
Quelqu'un de Marius apprend la destinée. . . .  
Un heros comme lui ne sçauroit se cacher ,  
A tant d'yeux penetrans , ouverts pour le cher-  
cher ;

En quelques lieux qu'il soit , Seigneur , on le  
rencontre ,  
Sa gloire le découvre & sa vertu le montre.  
Mais c'est lui qui paroît. Adieu, je crains le Roi,  
Je vous aime , & vous fuis ; vous m'aimez , fuyez-  
moi.



## SCENE II.

C. MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

**T**Out conspire mon fils au projet qui me flate ;  
Sylla n'est plus à Rome , il cherche Mitri-  
date.

Quittons ces lieux , partons , & par mille vertus  
Déterminons les Dieux à servir Marius.

Faut-il vous dire encor que dans cette entre-  
prise

Par des présages surs le destin m'autorise.

Déjà fix Consulats de triomphes suivis

Ont d'assez beaux lauriers couvert mes cheveux  
gris ;

Et l'augure sacré dont l'utile science  
 Jusquici de mon sort me donna connoissance  
 Animant mon courage à des exploits nouveaux,  
 Pour la septième fois me promet les faisceaux.  
 Ainsi ne craignons point d'invincibles obstacles,  
 Le Destin ne sçauroit démentir ses Oracles.

MARIUS FILS.

Seigneur , qu'allons-nous faire & qu'osons-nous  
 tenter ?

Nous condamnons Sylla , nous allons l'imiter ;  
 Et pour nous opposer à ses projets rebelles  
 Contre notre Patrie armer nos mains cruelles.

C. MARIUS.

Rome a cessé de l'être en proscrivant mes jours ,  
 Et malgré ses fureurs je vole à son secours.  
 Je la vange. Un grand cœur que la vengeance ani-  
 me

Doit agir sans remords , dès qu'il agit sans crime :  
 Et quand il faut détruire un injuste pouvoir ,  
 La révolte est permise & devient un devoir .

On peut d'un fier Tyran réprimer la furie ,  
 Et pour la rendre libre , attaquer sa Patrie.  
 Je n'en veux qu'à Sylla ; le Ciel doit le punir .  
 Et c'est servir les Dieux que de les prévenir .

MARIUS FILS.

Seigneur , à ma foiblesse un moment faites grace ;  
 Dans l'état où je suis que faut-il que je fasse ?  
 Arisbe si je parts est prête de mourir ,  
 Et mon retardement peut vous faire perir .

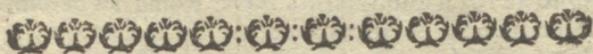
Je lui dois , comme à vous , le jour que je respire ;  
 Ses soins m'ont affranchi d'un tyrannique empire ;  
 Elle brise mes fers , vous allez les vanger !

Mon cœur entre vous deux aime à se partager .  
 Et que ne puis-je , hélas ! à ma gloire fidele ,  
 Vous suivre dans nos murs sans me separer d'elle !  
 Ou plutôt que ne puis-je accorder en ce jour  
 Ce qu'exigent de moi la nature & l'amour !

C. MARIUS.

Quoi l'amour dans ton cœur balance la victoire  
 Pour te déterminer envisage la gloire,  
 Mon fils, songe aux perils que j'ai bravez pour  
 toi ;

Songe à Rome, au Tyran, à l'univers, à moi.  
 Va joindre nos Romains que Cethegus rassemble,  
 Sors ... Nous sommes perdus le Roi nous trouve  
 ensemble.



## S C E N E I I I.

LE ROY, C. MARIUS, NERBAL.

LE ROY.

DE votre cruauté Seigneur, je suis surpris ;  
 Teint du sang paternel s'offrir aux yeux de  
 fils !

C. MARIUS.

Seigneur, puisqu'en mes mains vous allez le re-  
 mettre

( Arisbe en votre nom me l'ose ainsi promettre )  
 Qu'importe qu'il m'ait vu ? doit-on tant ménager  
 Un ennemi dont Rome est prête à se vanger ?  
 Nous partons dès ce jour : chargé de sa conduite,  
 Faut-il que sous mes yeux sans cesse je l'évite ?

LE ROY.

Il ne vous verra plus, Seigneur, & dès demain  
 Vous ne sortez d'ici que sa tête à la main.

C. MARIUS.

Que dites-vous Seigneur ?

LE ROY.

D'où vient cette surprise  
 Lorsque dans vos desseins ma main vous favorise  
 Sylla de sa vengeance à vous s'est confié,

Il veut que Marius lui soit sacrifié ;  
 Vous le cherchez ici pour être sa victime,  
 Et je veux aux Romains épargner un grand crime.  
 Ce malheureux dont Rome a juré le trepas  
 Peut ainsi que chez vous périr dans mes Etats.  
 Sa mort que vous cherchez n'en sera que plus  
 prompte ;

Vous en aurez le fruit sans en avoir la honte.  
 Venez donc , suivez-moi Seigneur ; soyez témoin  
 Que je sçais quelquefois servir Rome au besoin.  
 Rien ne peut balancer l'interêt qui me presse ,  
 Je ne veux écouter ni pitié ni tendresse ;  
 Vous allez voir au gré de vos vœux les plus doux  
 Le fils de Marius expirer sous mes coups.

C. MARIUS.

☉ Dieux !

LE ROY.

Vous frémissez ? quelle terreur soudaine  
 Peut faire en moins d'un jour chanceler votre  
 haine ?

C. MARIUS.

Mon cœur n'est point frappé d'une vaine terreur.  
 Je fremis, il est vrai : mais je fremis d'horreur.  
 De quel droit osez-vous , sans qu'on vous le com-  
 mande

Attaquer un pros crit que Rome vous demande ?  
 Ah ! lorsqu'elle condamne un enfant criminel ,  
 Son supplice en nos murs doit être solennel :  
 Le peuple en foule y porte une douleur profonde,  
 Et la mort d'un Romain doit un exemple au mon-  
 de.

LE ROY.

Quelle est votre pensée ? où tendent ces détours ?  
 Qui vous rend si contraire à vos premiers dis-  
 cours,

Seigneur , & puisqu'on veut que Marius perisse ,  
 Que peut faire au Senat le lieu de son supplice ?

Ouvrez les yeux; songez qu'il importe aux Ro-  
mains

Qu'il ne puisse jamais s'échapper de vos mains.  
Aux yeux de tout le monde il n'est pas si coupable.

Le parti de son pere est encor redoutable,  
Seigneur, n'en doutez point: un Heros tel que  
lui

Au sein de son malheur peut trouver son appui.  
S'il vous échappe enfin, l'Italie allarmée  
Pourra bientôt le voir soutenu d'une armée  
Marcher plein de fureur & la foudre à la main,  
Fondre comme un éclair sur le Peuple Romain,  
Et dans l'odieux sein de Rome sa marâtre  
De sa rage sanglante élever le théâtre.

## C. MARIUS.

Vous lisez de trop loin dans le sombre avenir.  
Sans vous nos intérêts sçauront se soutenir.  
Montrez-nous moins de zele & plus d'obéissance;  
Laissez à Rome enfin le soin de sa vengeance.  
Son sang ne perit point par un bras étranger,  
Et l'on se rend coupable en voulant la vanger.  
D'ailleurs que sçavez-vous si sa prompte colere  
N'a pas déjà fait place au tendre amour de mere.  
Seigneur, en nous servant gardez de nous trahir.  
Le Senat a parlé. C'est à vous d'obéir;

## LE ROY.

Seigneur, pour un proscriit vous marquez trop  
de zele,

Sylla n'a pas fait choix d'un Ministre fidele;  
Je commence à le voir, & plus d'une raison  
Confirme dans mon cœur un si juste soupçon;  
Mais puisque vous osez combattre sa vengeance  
Moi-même je le vais mieux venger qu'il ne pense,  
Et par un Envoyé plus fidele que vous  
L'instruire que mon bras a servi son couroux.

*Marius,***C. MARIUS.**

Ah ! Seigneur , arrêtez.

**LE ROY.**

C'est trop longtems attendre.

**C. MARIUS.**

Je périrai moi-même ou sçaurai le défendre.

**LE ROY.**Enfin j'ouvre les yeux ; je suis assez instruit ,  
Et par un bruit trompeur on ne m'a pas séduit .  
Le jeune Marius vous est cher.**C. MARIUS.**

Moi , je l'aime ?

**LE ROY.**

Vous défendez un fils.

**C. MARIUS.**

Moi , son pere ?

**LE ROY.**

Où , vous-même.

**C. MARIUS.**Enfin de mes projets le ciel veut se jouer :  
Mais mon nom est trop beau pour le défavoier .  
Où , je suis Marius . Tremble . Tu vois un homme  
Redouté de la terre & craint même de Rome .  
Parmi tant de perils les Dieux qui m'ont sauvé  
Vouloient que dans ta Cour mon sort fût achevé .  
Te voilà maître enfin de deux grandes victimes ;  
Je connois ton genie & toutes tes maximes ,  
Barbare , tu nous hais : les ordres du Senat  
Prêteront des couleurs à ton assassinat ;  
Tu peux , de mon rival servant la rage extrême ,  
Etendre tes Etats resserrez par moi-même .  
Vange ainsi ton país que ma valeur dompta .  
Frappe . Mais crains encor le sort de Jugurtha .**SCENE IV.**

## SCENE IV.

LE ROY *seul.*

N'Erbal suivez ses pas. Quel orgueil ! quelle  
audace !

Arrêté dans mes fers l'insolent me menace.

Il mourra. Jugurtha tu vas être vangé ;

Je vais rendre l'honneur à ton sang outragé

Lorsqu'à son char orné d'un triomphe frivole

L'orgueilleux te traînoit aux pieds du Capi-  
tole ,

Et qu'un peuple insolent par d'injurieux cris

Annonçoit ta disgrâce à l'univers surpris.

Il ne s'attendoit pas dans ces tems d'allegresse

Qu'un jour je t'offrirois une main vangeresse ;

Et que prêt d'épouser le reste de ton sang

Je lui rendrois ensemble & sa gloire & son rang.

Le perfide ! il osoit accuser ce que j'aime.

Ah ! je vois les détours de son vain stratagème ;

Sans doute il se flatoit que mes soupçons aigris

Dans ses bras à l'instant alloient mettre son fils.

A travers les raisons j'ai vû qu'il étoit pere ,

J'ai forcé la nature à trahir son mystere.

Je le tiens. Vangeons-nous. Mais quel autre soup-  
çon

Vient jeter dans mon ame un funeste poison ?

Du fort de Marius Arisbe est-elle instruite ?

Cherchoit-elle du fils ou la mort ou la fuite ?

Vouloit-elle tantôt dans son emportement

Ou perdre un malheureux ou sauver un amant ?

Ah ! sans approfondir un odieux mystere

Faisons couler le sang & du fils & du pere.

E

Pourquoi chercher contre eux tant de prétextes  
vains ?

Tous deux sont criminels ; & tous deux sont Ro-  
mains.

Point de pitié. Suivons le transport qui m'anime,  
Et nous verrons après si c'est justice ou crime.

*Fin du quatrième Acte.*





## A C T E V.

### SCENE PREMIERE.

ARLSBE *seule.*

**O**U portai-je mes pas ? errante en ce Palais,  
Je forme à chaque instant de contraires  
souhairs.

Marius va périr ; le Roi veut son supplice,  
Et la nuit seule encor lui peut-être propice.  
Profitions de ce tems. Que vai-je faire hélas !  
Que j'éprouve à la fois de funestes combats !  
Dieux qui voyez mon trouble & ma douleur ex-  
trême,

Que n'ai-je point tenté pour sauver ce que j'aime ?  
Je vais m'en separer. Puis-je le retenir ?  
Son peril . . . je fremis à ce seul souvenir ;  
Et quand je lui prépare une fuite secreete,  
Mon cœur craint ce moment autant qu'il le sou-  
haite.

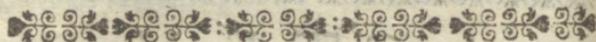
Encor d'un tel succès qui pourra me flater ?  
Peut-être qu'Amintas a voulu me tenter  
Lorsque venant m'offrir son service & son zele  
A mes seuls interêts il se disoit fidele.  
Juste Ciel ! s'il n'avoit accepté cet emploi,  
Que resolu d'en faire un sacrifice au Roi !  
Mais non ; ces trahisons sont d'une ame com-  
mune :

E ij

Il veut de Marius partager la fortune ;  
Son ame est genereuse... Et quel cœur assez  
bas

Pourroit à Marius ne s'interesser pas.

Non, non, ne craignons rien...



## SCÈNE II.

ARISBE, PHENICE.

ARISBE.

AH! ma chere Phenice,  
Que m'apprens-tu? faut-il que Marius perisse?

PHENICE.

Non Madame, & déjà tout semble préparé  
Pour sauver les Romains d'un peril assuré.  
Amintas est fidele, il vous tient sa parole  
Et conduit Marius jusques au Capitole.  
Tous ceux que le peril d'avoir manqué de foi  
Laisseroit exposez à la fureur du Roi,  
En suivant les Romains vont braver la tempête;  
Et déjà pour partir la barque est toute prête.  
Marius est gardé dans cet appartement,  
Dans cet autre son fils.

ARISBE.

Que je crains ce moment!

PHENICE.

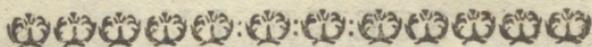
Madame songez-vous en quels perils...

ARISBE.

Cruelle,

Faut-il que ta rigueur encor me les rappelle,  
Je dois à Marius immoler mon amour.  
Sans une prompte fuite, il va perdre le jour;  
Je le sçais; & mon ame en ses vœux incertaine  
A celui qui me sert promet presque sa haine.

Tout mon cœur en fremit, & je vois seulement  
Qu'on m'enleve, & non pas qu'on sauve mon  
Amant.



## S C E N E I I I.

ARISBE, CETHEGUS, PHENICE.

CETHEGUS.

**N**ous éprouvons les coups d'une main enne-  
mie,  
Tout est perdu Madame, & vous êtes trahie.

ARISBE.

Dieux! que m'apprenez-vous?

CETHEGUS.

Au mépris de sa foi,  
Amintas nous immole à la fureur du Roi.  
Le remord s'est saisi de cette ame vulgaire;  
Il a changé la Garde, & du fils & du pere;  
Tous ceux qu'auprès de nous vos soins avoient  
placez

Par son ordre cruel viennent d'être chassez:  
Marius ne voit plus que des visages sombres  
Dont l'aspect menaçant perce au travers des om-  
bres,

Et qui fixant sur lui leurs avides regards,  
Annoncent le peril qui vient de toutes parts.

ARISBE.

Ah! Phenice, va, cours, à peine je respire,  
Informe-toi de tout, & reviens me le dire.  
Mais qu'apperçois-je?





## SCENE I V.

ARISBE , MARIUS FILS.

MARIUS FILS.

ENfin avant ma mort , du moins  
 Je pourrai respirer un moment sans témoins.  
 Mais je vois ma Princesse , ô Ciel ! quelle est ma  
 joye !

ARISBE.

Faut-il qu'en cet état Arisbe vous revoye ?

MARIUS FILS.

Voici le lieu fatal où je dois expirer ;  
 Je n'attens que le coup qui va nous separer  
 Madame ; cette salle est par tout investie ,  
 Et cent bras inhumains m'en ferment la sortie.  
 C'est peu. L'on va traîner mon pere dans ces  
 lieux.

A voir couler son sang , on veut forcer mes yeux ;  
 Prevenons , s'il se peut , un moment si funeste.  
 Armez-moi de ce fer (\*) je prendrai soin du reste.  
 Lorsqu'un peril pressant nous laisse sans appui ;  
 C'est meriter la mort , que l'attendre d'autrui.

ARISBE.

Qu'oses tu proposer cruel ? quelle furie !  
 Je t'armerois du fer qui doit trancher ta vie ,  
 Je conduirois le coup qui va percer ton sein ,  
 Et mon amour seroit ton premier assassin ?

MARIUS FILS.

Il sauvera ma gloire. Adorable Princesse ;

(\*) *Les femmes Numides portoient un poignard.*

Je sçais tout ce qu'a fait pour moi votre tendresse;  
 Je sçais à quels perils exposée en ces lieux  
 Vous défendiez des jours condamnez par les  
 Dieux.

Vous m'ordonniez de fuir, Pour ne vous point  
 déplaire.

Je m'arrachois de vous, & je suivois mon pere.  
 Tout a changé de face : Et le barbare fort  
 Ne laisse en votre main que l'honneur de ma  
 mort.

C'est l'unique faveur que de vous j'ose attendre;  
 Faites couler ce sang que le Roi veut repandre ;  
 Ou souffrez que mon bras previenne sa rigueur.  
 Un Romain de sa fille osa percer le cœur  
 Pour sauver sa vertu d'une mortelle injure ;  
 L'amour fera-t'il moins que ne fit la nature ?

ARISBE.

He bien, puisqu'il le faut, j'entre dans ta fureur.  
 Laissons à l'univers un spectacle d'horreur.  
 Le trepas qui t'attend souilleroit ta memoire,  
 Et ce fer seulement peut conserver ta gloire.  
 Je ne resiste plus. J'en vais armer ta main.  
 Tout fumant de mon sang, plonge-le dans ton  
 sein.

Mourons ; puisque le Ciel tant de fois nous se-  
 pare ;

La mort qui nous unit nous fera moins barbare.

MARIUS FILS.

Ah ! Madame vivez.

ARISBE.

Helas ! tu vas perir.

MARIUS FILS.

Je ne crains que pour vous... quel objet vient  
 s'offrir ?

Mon pere...





## SCENE V.

C. MARIUS, ARISBE, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

ALLONS mon fils, partons, voilà tes armes  
 Tout succede à nos vœux. Dissipe tes allarmes.  
 Je vous dois tout Madame, & les-jours de mon  
 fils

Conservez par vos soins vont accroit: e leur prix.  
 Mais il faut vous quitter. La nuit nous favorise.  
 Amintas à son but a conduit l'entreprise.  
 Il est dans le Vaisseau qu'il tient prêt pour partir,  
 Il nous attend, il vient de m'en faire avertir.

MARIUS FILS.

Dieux! pouvez-vous compter sur la foi d'un tel  
 homme?

C. MARIUS.

Oùi, j'y compte mon fils; il nous conduit à Ro-  
 me:

Là, je sçaurai payer son zele officieux  
 Du service important qu'il me rend en ces lieux.

ARISBE.

De tout ce que je vois, ô Dieux! que dois-je  
 croire,

Seigneur?

C. MARIUS.

Ne croyez rien de contraire à sa gloire,  
 S'il a, sans votre aveu, retiré les Soldats  
 Que vos soins genereux attachoiént sur nos pas;  
 C'étoit avec raison qu'il soupçonnoit leur zele,  
 Et la seconde garde à nos vœux est fidelle.

Mais que vois-je? tous deux vous répandez des  
 pleurs.

Ah ! Madame, évitons le plus grand des malheurs ;  
 Daignez fortifier mon fils contre vos charmes ;  
 Qu'il apprenne de vous à devorer ses larmes.  
 N'allez point nous trahir & perdre tout le fruit  
 D'un projet que vos soins avoient si bien conduit.

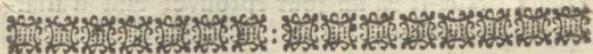
ARISBE.

Laissez couler mes pleurs , me font-ils tant de  
 honte ?

C'est le dernier effort d'un feu qui se surmonte.  
 Quand d'un Heros qu'on aime , il faut se separer ,  
 Vos Romaines , Seigneur , n'osent-elles pleurer ?  
 Mais n'apprehendez pas qu'une indigne foiblesse  
 De mon cœur ébranlé se rende la maîtresse ;  
 Et puis que tout est prêt pour sauver Marius ,  
 Partez ; adieu , Seigneur , je ne vous verrai plus.

MARIUS FILS.

Helas !



SCENE VI.

ARISBE seule.

Où suis-je ? ô Ciel ! & quel sombre nuage  
 De mes yeux tout à coup me dérobe l'usage ?  
 Je ne vois qu'un vaisseau , des abîmes , des mers ,  
 La mort , & je me crois seule dans l'univers.  
 Marius est parti ; le cruel m'abandonné.  
 Que dis-je , cher Amant ? tu parts , mais je l'or-  
 donne.

Fui lentement du moins , & que tes yeux distraits  
 Se retournent souvent vers ce triste Palais ;  
 Que ta liberté même ait pour toi peu de charmes  
 Et pour la meriter donnes-y quelques larmes.  
 Helas ! où ma douleur va-t-elle s'égarer ?  
 Le destin pour jamais vient de nous separer ;

Je veux que Marius me soit encor fidelle,  
Et sa perte à mon cœur en devient plus cruelle.  
Mais Phenice revient.



## S C E N E V I I.

ARISBE, PHENICE.

ARISBE.

AH ! que m'annonce-tu ?

PHENICE.

Madame ; le Roi vient ; armez-vous de vertu.

ARISBE.

Dieux ! faut-il en un jour éprouver tant d'allar-  
mes ?

## S C E N E V I I I.

LE ROY, ARISBE, PHENICE.

LE ROY *au fond du Theatre.*

Ils mourroient glorieux en mourant sous les  
armes ;  
Qu'on défende leurs jours de tout sanglant effort  
Soldats ; je veux leur honte encor plus que leur  
mort.

Quoi Madame c'est vous ? j'ai peine à le com-  
prendre.

Une telle rencontre a droit de me surprendre.

Que cherchez-vous ici dans l'instant précieux  
 Où le sommeil encor devoit fermer vos yeux ?  
 Vous ne répondez point. On me trahit. Cruelle,  
 Que de justes raisons de vous croire infidelle !  
 Quel est votre pouvoir ! pour sauver mon rival  
 Avez-vous pu seduire Amintas & Nerval ?  
 Quoi , font-ils avec vous tous deux d'intelli-  
 gence ?

Mais vous verrez bientôt éclater ma vengeance,  
 Dût perir ce que j'ai de plus cher dans ma Cour.  
 J'en jure par le Dieu qui nous donne le jour.

ARISBE.

C'est assez. Je me lie au serment que vous faites,  
 Perissent les auteurs de vos peines secretes,  
 Seigneur : je borne là mes vœux les plus sacrez ;  
 Je me justifierai plus que vous ne voudrez.

LE ROY.

Ah ! je vous aime encor ; tâchez d'être innocente,  
 Madame. Mais Nerval vient remplir mon attente.



## SCENE IX.

LE ROY, ARISBE, NERBAL,  
 PHENICE.

LE ROY.

Que m'apprend-on Nerval, qu'a-t-on fait des  
 Romains ?

Tu te tais. Se font-ils échapez de tes mains ?

NERBAL.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine.

Oùï, leur perte, Seigneur, étoit presque certai-  
 ne ;

Mais d'un bras invincible effet prodigieux !

J'ai vu... ma raison cherche à démentir mes yeux.

Quel est donc l'embarras où ton ame est réduite?  
Que sont-ils devenus?

NERBAL.

Ardens à leur poursuite,  
Déjà nous approchions du détroit où la mer  
Reçoit en mugissant le tribut du Ruber;  
La nuit nous oppoisoit ses voiles les plus sombres;  
Mais l'aurore bientôt a dissipé ses ombres,  
Et près de l'autre bord nous a fait entrevoir  
Le Vaisseau d'Amintas prêt à les recevoir.  
Lui-même pour trahir votre juste vengeance  
Vers les deux Marius dans la barque s'avance.  
Le perfide voudroit les ravir à nos coups  
Quand nous les enfermons entre le fleuve & nous,  
Le peuple réveillé par le bruit de leur fuite  
Accourt sur le rivage & marche à notre suite,  
Et bientôt le Ruber voit deux mille Afriquains  
Occupez sur ses bords à prendre deux Romains.  
Alors ces deux guerriers que la foule environne  
Nous opposent un front qu'aucun peril m'étonne;  
Le desespoir les arme, ils s'élancent sur nous,  
Et la Parque a juré de suivre tous leurs coups.  
Cependant nous frappons. Plus d'un Romain suc-  
combe;  
Cethegus dans le choc frémit, chancelé, tombe.  
Quand Marius qui voit sa défaite en Heros,  
En combattant toujours laisse échapper ces mots:  
Mon fils c'est trop lutter contre les destinées,  
J'immole mes vieux jours à tes jeunes années;  
Va, traverse les flots; tandis que tu fuiras,  
Seul de nos ennemis j'occuperai les bras;  
Ta vie en sûreté suffit pour les confondre,  
Le fils à ce discours s'arrête, & sans répondre,  
Dans ses bras tout sanglans saisissant ce Heros,  
Fier d'un si beau fardeau s'élançe dans les flots;  
On le voit, soutenant une tête si chere,

D'un

D'un bras fendre les eaux, de l'autre aider son  
pere,

Et le pere à nos coups se livrant tout entier  
Ne couvrir que son fils avec son bouclier.

Tout les sert contre nous, & le Dieu qui les guide  
Semble parer nos traits, rend l'onde plus ra-  
pide;

Le flot impetueux qui vient de les porter  
S'enfle au bord de la barque & leur aide à mon-  
ter;

La rame fend les eaux, & dans notre poursuite  
Nous laisse seulement spectateurs de leur fuite.

## A R I S B E.

C'est assez. Il est tems de vous desabuser,  
Seigneur, & je n'ai plus rien à vous déguiser.  
On vous trahit. Ma main a conduit l'entreprise.  
Je connois mon forfait; ma foi vous fut pro-  
mise,

Sans consulter mes vœux cet hymen fut conclu,

Je sui vois cependant un pouvoir absolu,

J'allois vous épouser: une vertu severe

Mé faisoit immoler à mon devoir austere;

Marius vint, m'aima; je l'aimai. Mon amour

Fait le devoir des Dieux en lui sauvant le jour.

Après un tel aveu, Seigneur, vous pouvez croire

Qu'il ne me reste plus que d'assurer ma gloire.

Cette gloire aujourd'hui me défend d'être à vous.

J'aurois trop à rougir aux yeux de mon époux.

J'ai brûlé d'autres feux. C'est cette gloire même

Qui m'avoit ordonné d'éloigner ce que j'aime.

Dans ce même moment j'entens encor sa voix,

Elle parle; & voilà l'ordre que j'en reçois.

*Elle se frappe.*

## L E R O Y.

Ah, Madame! elle expire... & je sens que mort  
ame

N'avoit jamais brûlé d'une si vive flâme.

F

61 *Marius , Tragedie.*

Dieux cruels , qui tenez notre sort en vos mains ,  
Faut-il payer si cher le salut des Romains !

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

---

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier *Marius , Tragedie* , & j'y ai trouvé des beautez qui peuvent en rendre l'impression agreable au Public. Fait à Paris ce 2. Decembre 1715.

DANCHET.

---

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un petit Livre qui a pour titre, *Marius, Tragedie*: Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Ribou de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de cinq années

consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes; Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal, Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Voyfin, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soi soit ajoûtée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le dix-septième jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cent quinze & de notre Regne le premier. Par le Roi en son Conseil,

FOUQUET.

F ij



64

*Registré sur le Registre n. 3. de la Communauté  
des Libraires & Imprimeurs de Paris page 1013.  
n. 1339. conformément aux Reglemens, & notam-  
ment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris ce 19.  
Decembre 1715.*

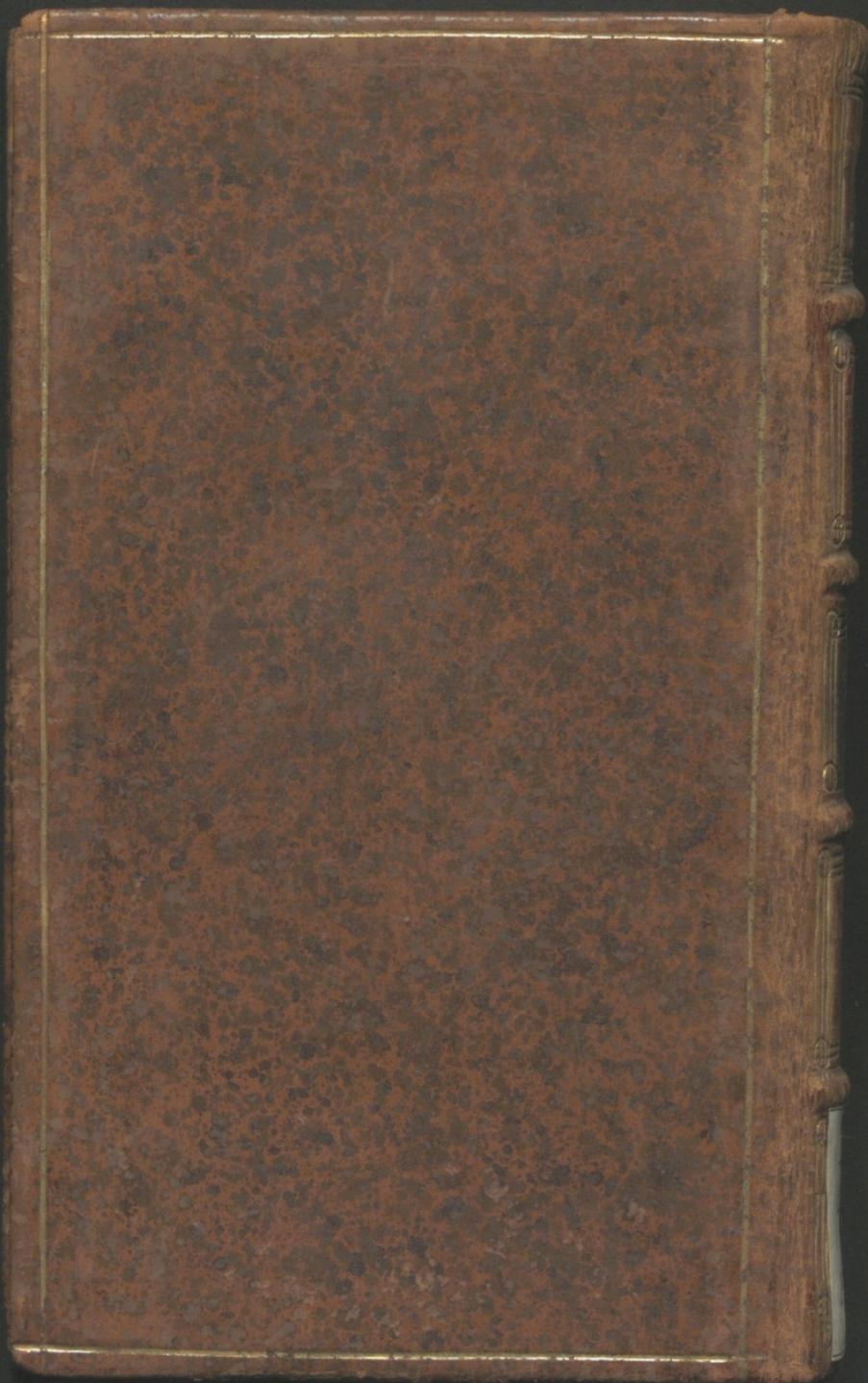
DELAULNE, Syndic,

---

A PARIS. De l'Imprimerie de LAMESLE, rue du Foin. 1715







# MARIUS,

## TRAGÉDIE.

Par Monsieur DE CAUX.



Chez P  
Royal  
la d

